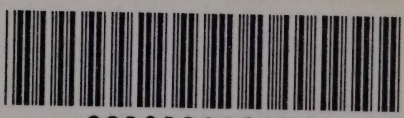
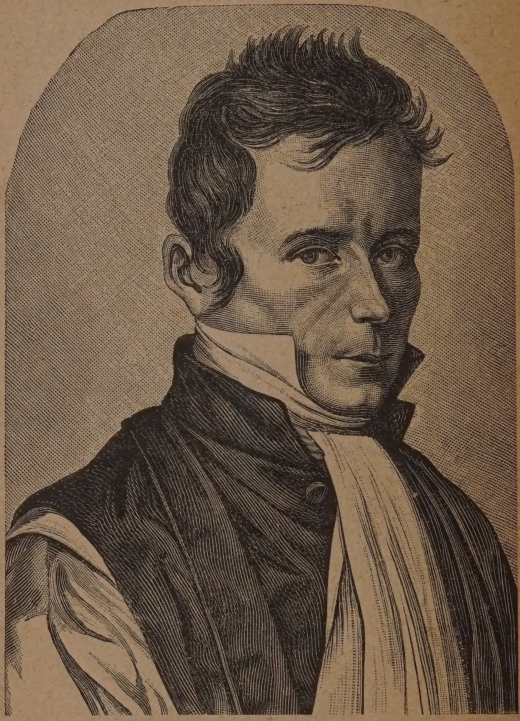
BZP (Laennec)



X105914

LAËNNEC



R. Th. H. LAENNEC.
(D'après un portrait fait par lui-même.)

LAËNNEC

NOTICE HISTORIQUE

PAR

le Docteur EMMANUEL LALLOUR.

DEUXIÈME ÉDITION avec des Notes

par

le Docteur GUERMONPREZ, Professeur à l'Université catholique de Lille ; m. corresp. de la Soc. de chir. de Paris et de l'Acad. de méd. de Belgique.

Illustrée de nombreuses gravures.

Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER et Cie.

LILLE. — Rue du Metz, 41. — 1892.

LAENNEC, René Théophile Hyacinthe [1781-1826]

BZP (Laënnec)

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

LIBRARY
General Collection
M
8477

SÉNAT *Paris, le 14 Mai 1868.*

—✠—

MONSIEUR LE DOCTEUR,

Votre notice historique n'est pas seulement l'intéressante biographie d'un illustre médecin. Elle emprunte aux déplorables circonstances dans lesquelles se trouvent nos Écoles un caractère autrement grand et utile : elle est une bonne action.

Le nom de Laënnec est essentiellement lié aux progrès les plus réels de la science médicale dans ce siècle. Esprit observateur d'une rare pénétration, autant que chrétien, simple et fidèle, Laënnec doit être offert à l'imitation de tout jeune homme jaloux de scruter les profondeurs de la science, mais plus jaloux encore de s'y maintenir sur les hauteurs lumineuses et consolantes de la foi. Votre brochure atteindra ce but. A ce titre, elle est tout un apostolat dont je vous félicite sincèrement. Je vous remercie, en outre, du plaisir que m'a procuré la lecture de vos pages ; j'en ferai mon profit dans la discussion qui va s'ouvrir au Sénat à l'occasion de la liberté de l'Enseignement supérieur.

Recevez, Monsieur le Docteur, l'assurance de mes sentiments distingués,

✠ FERDINAND, Card. DONNET,
Arch. de Bordeaux.

A Monsieur Lallour, Médecin à Quimper.

ÉVÊCHÉ
D'ORLÉANS

Orléans, le 10 Avril 1868.

MONSIEUR LE DOCTEUR,

Je ne saurais vous dire combien je suis touché de votre bonne lettre.

Bien qu'au milieu des plus grands accablements, j'ai lu immédiatement les pages que vous avez bien voulu m'adresser, et j'en ai été profondément ému et édifié. Vous en trouverez la preuve dans un écrit que je publie aujourd'hui même, et que j'ai l'honneur de vous adresser.

Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'hommage de mon profond et religieux dévouement.

✣ FÉLIX, Évêque d'Orléans.

Paris, le 15 avril 1868.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

J'ai reçu la Notice sur Laënnec que vous avez eu la gracieuse attention de m'envoyer. Recevez en ici mes vifs remerciements.

J'ai lu votre travail avec beaucoup d'intérêt. Il m'a fait connaître bien des détails que j'ignorais sur les origines de notre illustre compatriote, et sur ses études premières, dont il sut tirer un si grand parti dans le cours de sa trop courte, mais très glorieuse carrière.

Arrivé moi-même à Paris, vers la fin de 1803, j'ai été à portée de connaître la belle position où il s'était élevé, dès cette époque, parmi les jeunes médecins sortis de l'École de Paris.

J'ai assisté à la lutte qu'il eut à soutenir contre Dupuytren sur le terrain de l'Anatomie pathologique, lutte animée, mais dans laquelle la vivacité des attaques et de la défense n'excluait pas les procédés d'une certaine courtoisie.

Bien plus tard, et à l'occasion de l'invasion de la doctrine dite physiologique, il eut pour adversaire notre autre compatriote Broussais. Le fougueux réformateur poussa la violence de sa polémique jusqu'à l'insulte, jusqu'à l'outrage ; mais il ne put pas faire sortir l'Inventeur de l'Auscultation *du calme, de la modération, de la sérénité, qui lui étaient habituels. J'ai pris quelque part à ces débats ; et, bien entendu, je m'étais rangé sous le drapeau de la médecine ancienne.*

Laënnec m'honorait de son amitié. En 1823, il demanda que je fusse attaché, comme agrégé, à son

enseignement clinique de la Charité ; j'ai donc pu juger par moi-même, soit à la visite des malades, soit aux leçons de l'amphithéâtre, de la grande valeur du médecin, savant et judicieux, du praticien consommé.

Il m'a été donné aussi d'apprécier, dans des entretiens familiers, la douceur et la simplicité charmante de son caractère, ainsi que la bienveillance avec laquelle il accueillait les jeunes médecins, qui venaient lui demander des conseils, ou réclamer sa protection. J'ai surtout admiré sa grande modestie, qui semblait méconnaître sa gloire.

Des médecins étrangers accouraient de toutes les parties de l'Europe, et jusque des régions transatlantiques, pour voir de près cet homme illustre, et profiter de son enseignement clinique. Cette affluence pouvait flatter Laënnec. Il n'y voyait qu'un moyen, d'une part, de propager les saines doctrines, dont il était l'un des plus vigoureux défenseurs, et, d'autre part, d'opérer la diffusion des nouveaux et précieux moyens de diagnostic, dont il était l'inventeur.

Mes rapports si intimes avec celui qui vous a fourni le sujet de votre notice, semblent m'autoriser à me porter garant de la parfaite fidélité du portrait que vous en avez tracé.

Je suis heureux en même temps de reconnaître que vous avez su parler avec une sage mesure des sentiments religieux de Laënnec. En affirmant les croyances du grand médecin, vous avez affirmé les vôtres que je partage complètement. Vous l'avez fait dans des termes qui ôtent tout prétexte au scandale que l'on pouvait craindre de la part de la cohorte, trop nombreuse, hélas ! de nos confrères libres-penseurs.

Recevez, mon bien cher Confrère, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

J. A. de KERGARADEC.

Lorient, 20 avril 1868.

Merci, Monsieur et cher Confrère, de votre gracieuseté. J'ai lu avec un vif intérêt votre notice sur l'illustre Laënnec ; elle m'a charmé. Je savais que l'auteur de l'auscultation avait été un ferme et sincère croyant ; mais j'ignorais les détails que vous racontez de son séjour à Ploaré ; ils sont empreints de la simplicité naïve et pure de la foi. Vous avez dû recevoir de tous côtés des félicitations pour vos délicieuses recherches.

Je serais heureux de savoir que vous en avez adressé un exemplaire à l'illustre évêque d'Orléans. Mon admiration pour ce brillant athlète me fait espérer qu'il verrait avec joie une gloire aussi élevée, un génie aussi transcendant que celui de Laënnec, alliés au sentiment religieux le plus franc et le plus sincère. Il saurait que les successeurs et les compatriotes de l'illustre médecin ont conservé ses traditions dans la science et dans les croyances. Il trouverait dans ce fait une consolation aux amertumes du présent.

J'espère vous serrer la main à la fête du 9 mai, et vous remercier de votre envoi.

Bien à vous de cœur.

LE DIBERDER.

Paris 1er Mai 1868.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Non seulement je vous ai lu, mais je vous ai relu, et j'ai voulu que les lecteurs de la Revue de Thérapeutique *pussent en faire autant. J'ai donc, dans la* Chronique *du numéro de ce jour, donné des extraits de votre travail.*

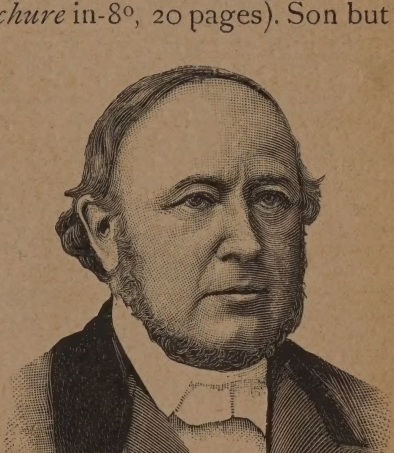
Mon frère Félix est maintenant à Poitiers dans la maison des Missionnaires ; quand je le reverrai, je ne manquerai pas de vous rappeler à son souvenir.

Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

MARTIN LAUZER.

AVANT-PROPOS.

LA notice historique du docteur Emmanuel Lallour sur R. Th. H. Laënnec a paru à Quimper en 1868, (Typogr. Ar. de Kerangal, *brochure* in-8°, 20 pages). Son but était simple; il se bornait à donner des renseignements trop tôt oubliés et redevenus d'actualité, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Laënnec sur la place St-Corentin à Quimper, (15 août 1868).



Le Docteur Emmanuel Lallour (1), (de Quimper.)

L'auteur de cette notice, toujours fidèle à ses convictions, a

1. Étant tout jeune médecin de la marine, M. le Docteur Lallour forçait l'admiration par son courage au milieu des horreurs de la fièvre jaune, et méritait les éloges de tous ses chefs.

Pendant quarante ans, médecin civil à Quimper, il s'est fait remarquer par son dévouement, sa charité, par sa

donné à ces pages la profonde empreinte de sa foi religieuse, de son admiration scientifique et de sa conscience professionnelle.

La première édition était depuis longtemps épuisée, lorsque Madame veuve Lallour voulut bien en permettre la réimpression, et la favoriser par quelques-unes des lettres laissées par son digne et très estimable mari.

Qu'elle veuille bien agréer l'hommage très respectueux des sincères remerciements de celui qu'elle a honoré de sa confiance.

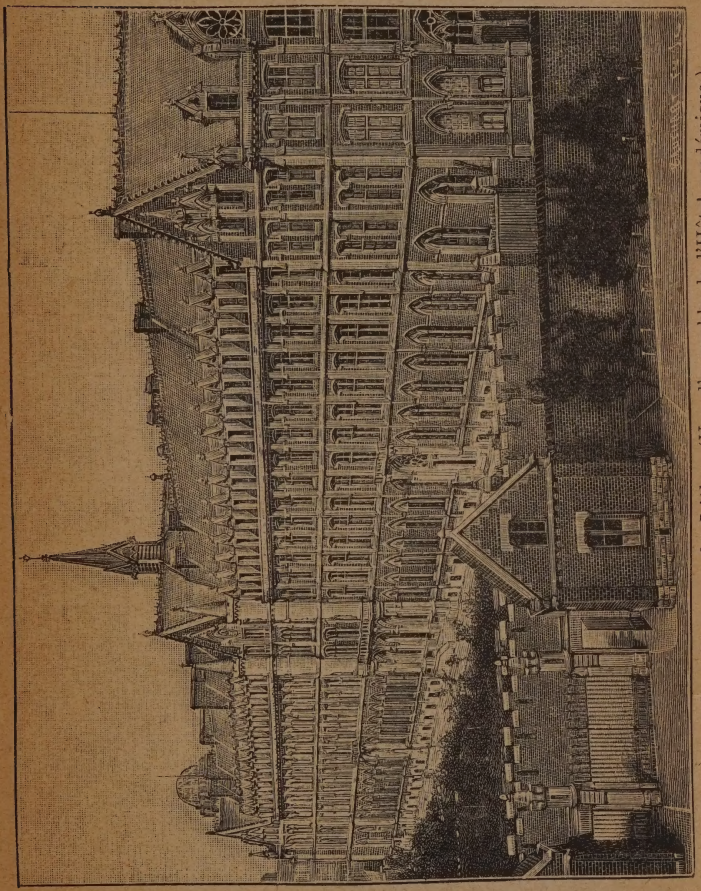
Cette seconde édition sera en bonnes mains, puisqu'elle est dédiée à

MESSIEURS LES MEMBRES
DE L'ASSOCIATION CELTIQUE DES ÉTUDIANTS
DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE,
(1891-1892).

Messieurs :

HOUAL,	Président
SALMON,	Vice-Président
GROUHEL,	Secrétaire-Trésorier

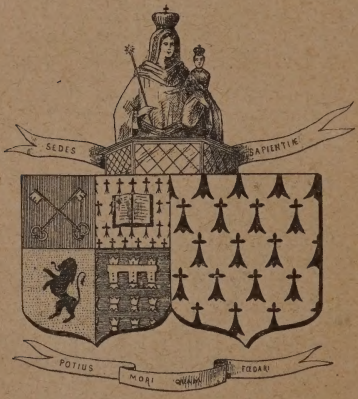
droiture et par son zèle pour toutes les œuvres chrétiennes. Retiré dans sa terre de Pavez-Meillon, il employait ses heures de repos à soulager toutes les misères autour de lui. Comme chrétien il donnait à DIEU deux de ses enfants sur trois, et ouvrait sa maison toute grande aux pauvres proscrits, que la République a chassés de leurs demeures. C'est un grand chrétien et un honnête homme de moins, et sa perte est plus sensible encore à une époque où il y en a si peu. (*Union monarchique.* Quimper, 3 avril 1886.)



Université catholique de Lille. (Vue d'ensemble de l'Hôtel académique.)

L'abbé Houssin	Flandrois
Marivint	Mouezy
Cocheril	Petitpas
Delécluze	Bouché
Tahier	Guillois
Clément	Thésée
Farvacque	Grouhel

Qu'ils soient toujours et partout fidèles à leur foi avec la ténacité bretonne, — médecins savants et infatigables au travail, — vraiment dignes de leur illustre compatriote : — pour la gloire de Dieu et pour le service de la Patrie, — par la science et la Charité.



LAËNNEC

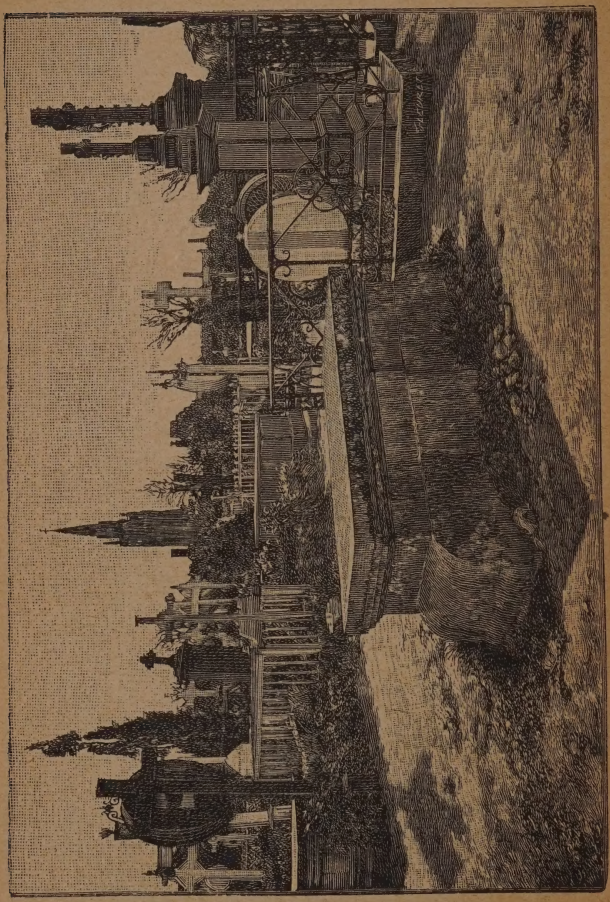
I

AU centre du cimetière de Ploaré, au pied de la croix qui domine la ville et la splendide baie de Douarnenez, sur une modeste pierre tombale, on lit cette simple inscription tracée, il y a quarante-deux ans, par les soins pieux d'une famille en deuil :

ICI REPOSE LE CORPS
DE RENÉ-THÉOPHILE HYACINTHE LAENNEC,
MÉDECIN DE S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY ;
LECTEUR ET PROFESSEUR ROYAL EN MÉDECINE
AU COLLÈGE DE FRANCE ;
PROFESSEUR DE CLINIQUE A LA FACULTÉ DE PARIS ;
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE ;
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ;
NÉ A QUIMPER, LE 17 FÉVRIER 1781 ;
MORT A KERLOUARNEC LE 13 AOUT 1826.
PRIEZ POUR LUI.

A l'exception de cette épitaphe lue de loin en loin par quelques rares visiteurs des environs, rien dans le pays ne rappelait ostensiblement la mémoire d'un homme, dont le nom méritait à tant de titres une respectueuse et sympathique popularité. Sa

gloire, en effet, ne rejaillit-elle pas sur la



Le tombeau de Laënnec au cimetière de Ploaré.

ville où il naquit, sur le pays qui donna par

l'éducation le premier élan à sa vie, et, par les saintes jouissances de l'affection et de la foi, la consolation suprême à ses derniers jours ?

Il est cependant vrai que Laënnec est presque un inconnu dans sa patrie et que, — sauf les héritiers de son art, quelques vieux amis qui lui survivent, et un petit nombre de lettrés, — les hommes de la génération présente ignorent ce que fut cet homme, à qui la ville de Quimper, disons mieux, à qui la science française élève en ce moment (1868) une statue.

Il m'a donc semblé qu'il appartenait à un compatriote de Laënnec, à un enfant de sa ville natale, à l'un de ses disciples posthumes, à l'un de ses frères dans la foi, de venir aujourd'hui rappeler en quelques mots quels sont ses titres à la reconnaissance et à la vénération communes. La Bretagne, en dépit d'une apparente froideur, ne fut jamais, ni ingrate, ni juge incompétent des grandes vertus et des grands mérites (1).

1. Elle l'a prouvé en ces jours derniers au sujet de Chateaubriand, dont la ville de Saint-Malo vient de racheter le tombeau. (Août 1892.)

La Bretagne s'est honorée par ce rachat, comme elle s'était honorée antérieurement en élevant une statue à Laënnec, comme la ville de Quimper s'est honorée également en donnant son nom à une de ses rues.

Nul mieux que ces deux noms ne représente l'énergie et la foi de cette province. Aucun hommage ne peut lui faire plus d'honneur.

Nul géographe, observe Bouillaud, ne pourra désormais

Beaucoup d'autres auraient mieux que moi accompli cette tâche, rempli ce devoir avec plus d'éclat ; j'ai longtemps attendu et désiré qu'un plus éloquent demandât la parole. Je me propose, en la prenant moi-même, et d'empêcher qu'on accuse notre silence, et de montrer à ceux qui ne le savent pas, que Laënnec reçoit justement parmi nous un hommage exceptionnel, parce que, dans un pays de foi et de science, il fut éminemment l'homme de la science et l'homme de la foi.

Des documents précieux avaient déjà été publiés à différentes époques ; j'y ai puisé

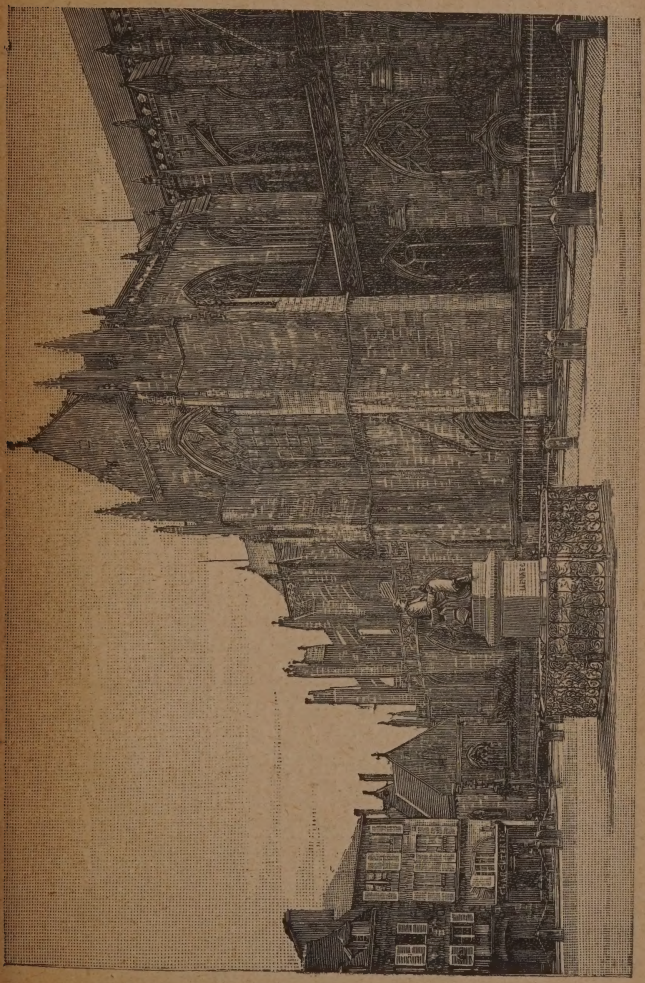
parler de Quimper sans dire : « C'est la ville natale de Laënnec, de ce grand observateur, qui s'immortalisa par la découverte de l'auscultation médiate, et, sur la principale place de cette ville, à côté et comme à l'ombre de sa belle cathédrale, s'élève la statue que lui votèrent ses contemporains reconnaissants. »

Le jour de l'inauguration, Laënnec fut, dans sa ville natale, publiquement proclamé « médecin savant, grand praticien, homme de génie, qui fut la gloire de la médecine française, et qui restera l'éternel honneur de cette cité de Quimper, qui l'a vu naître. »

Et, devançant la postérité, qui le confirme, de Kergaradec ajouta : « Tous le proclament l'une des plus grandes figures de la médecine moderne ; je dirai, moi, la plus grande ! » (Discours du 15 août 1868.)

Il ne faut pas croire que ce soit là une sorte de formule déclamatoire échappée à un admirateur personnel de Laënnec.

« C'est, dit L. Beaugrand, le plus grand observateur des temps modernes..... » et il indique « les principaux mémoires et traités qui nous restent de ce grand homme. Dans tous, on trouvera le cachet de son génie éminemment observateur. » (*Dict. encyclop. des. sc. méd.* article LAENNEC, Paris, 1876, p. 120.)



La statue de Laënnec, sur la place Saint-Corentin, près de la cathédrale de Quimper.

avec une liberté respectueuse, que les auteurs, j'en suis sûr, ne me reprocheront pas Je dois une mention spéciale à l'illustre ami de Laënnec, le docteur J. A. Le Jumeau de Kergaradec ; aux rédacteurs de la *Biographie bretonne* et au docteur Mériadec Laënnec, élève particulier et cousin germain de notre célèbre compatriote, qui a bien voulu me communiquer d'inappréciables souvenirs. De plus, il m'a été donné, parce que ma vie se passe aux lieux mêmes où Laënnec a laissé ses dernières traces, de pouvoir recueillir des témoignages vivants, dont les organes auront bientôt disparu. J'ai entendu les derniers amis de l'illustre mort, de sa digne veuve et de sa famille ; j'ai visité, à la recherche de son souvenir, sa chère paroisse de Ploaré, les grèves du Ris, les alentours de son Kerlouarnec ; j'ai interrogé quelques prêtres vénérables, derniers représentants d'une grande génération sacerdotale qui a vu tant de choses ; j'ai poursuivi et j'ai retrouvé toute vivante la reconnaissance et la vénération pour le grand médecin et pour le grand chrétien.

Que tous ceux qui ont bien voulu m'aider à honorer sa mémoire, reçoivent ici les remerciements de celui qui écrit sous la dictée de tous !

II

René-Théophile-Hyacinthe Laennec, fils de Théophile-Marie et de Gabrielle-Félicité Guesdon, naquit à Quimper (1) en la paroisse de Saint-Mathieu le 17 février 1781. Sa famille occupait déjà un rang très honorable en Cornouaille.

Son aïeul paternel, Michel-Marie-Alexandre Laënnec, avocat au parlement de Bretagne, d'abord Sénéchal de Loc-Maria, puis Maire de Quimper, avait été Député de cette ville aux États de Bretagne tenus à Nantes en 1763. Il a laissé des écrits d'une valeur réelle sur les fiefs, domaines congéables et usements de Cornouaille.

Son aïeul maternel, René-Félix Guesdon, était Sénéchal des Régaires de l'Évêché de Quimper.

Son père, avocat au parlement de Bretagne en 1772, occupa d'abord l'emploi de Lieutenant de l'Amirauté à Quimper ; puis il devint Sénéchal des Régaires en 1781 et

1. M. le docteur Lallour ajoute ici la note suivante : « Une plaque de marbre, incrustée dans le mur, désigne, » à Carhaix, la maison où naquit la Tour d'Auvergne, le » Premier Grenadier de France. Pourquoi semblable hon- » neur ne serait-il pas fait à la mémoire de Laënnec ? » Sa maison paternelle porte aujourd'hui le n° 19 de la rue » de la Vieille-Cohue. » Ce dernier détail est une erreur, qui fut réparée plus tard par M. Trévédy.

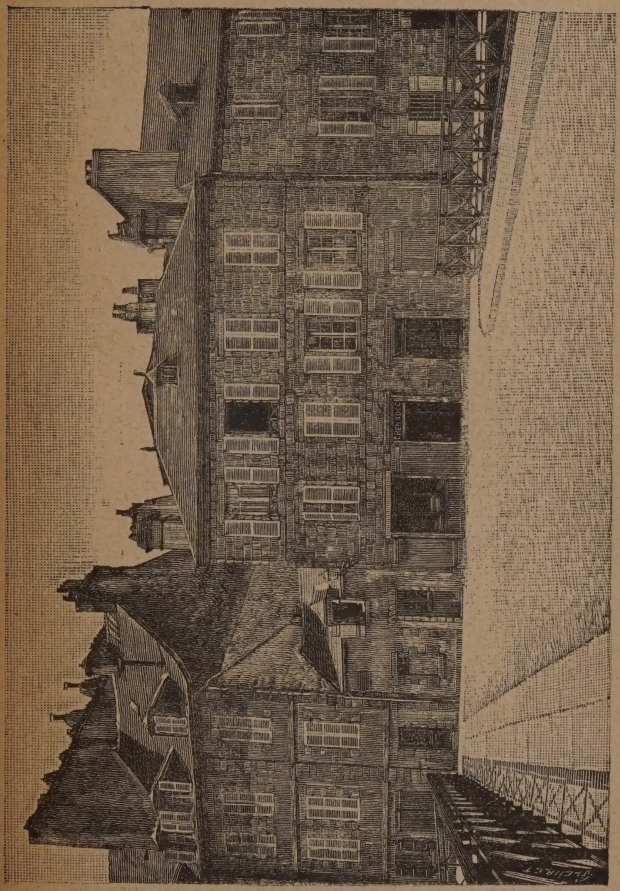
receveur des décimes du clergé ; c'est dans cet emploi que le surprit la révolution de 1789. S'il eut alors le malheur de ne pas résister avec le mâle courage des plus forts au torrent qui emportait tant d'hommes et tant de choses ; si, dans le cours d'une longue carrière (1747-1836) et au milieu de dangereuses épreuves, il se laissa parfois entraîner par l'imagination ou par la timidité, plutôt que conduire par les principes ; si la vérité le trouva moins fidèle que la poésie qu'il cultivait avec amour (1) ; il est juste pourtant de rappeler, à l'honneur de son nom, que le Recteur de Saint-Mathieu, M. Coroller, trouva en lui un défenseur

1. Théophile Laënnec, père de Laënnec, avait fait d'excellentes études. Il cultivait les lettres ; et son talent pour la poésie rappelait un de ses compatriotes, Desforges-Maillard.... Il est des hommes qui, les yeux fermés sur l'avenir, comme Jean Lafontaine, se livrent, dans leur insouciance, au dangereux bonheur de rester enfants toute leur vie. Ce père, homme d'esprit et de goût, n'était point homme de conduite. Veuf de très bonne heure, avec des enfants en bas-âge, il sentit vivement tout ce qui lui manquait pour diriger leur éducation ; et, soit nécessité, soit sagesse, il abandonna le soin de les conduire à son frère... » (Éloge de Laënnec par E. Pariset. *Hist. des membres de l'Académie royale de médecine*, Paris, 1850, II, 241.)

L'unique frère de Laënnec portait le prénom de Michel. Dès son adolescence, il eut de très grands succès littéraires ; et il obtint, au moment du couronnement de ses études, la plus haute récompense universitaire qu'il fût possible d'atteindre de son temps. Il mourut prématurément vers l'âge de vingt ans.

D'un second mariage, Théophile-Marie Laënnec eut un troisième enfant, une fille.

énergique, et lui dut de ne point être victime



La maison natale de Laënnec.

des juges de la Terreur.

Madame Laënnec mourait, le 15 novembre 1786, de phtisie pulmonaire, avant que son fils eût atteint sa sixième année. La mère ignorait sans doute quel germe de mort elle léguait à son enfant ; elle soupçonnait encore moins qu'avant d'être emporté par ce mal inexorable, il aurait, à force d'études, fourni à la médecine, sinon de quoi le vaincre toujours, au moins de quoi le suivre dans ses ravages et le combattre efficacement dans ses progrès ; mais ce qu'elle savait bien, c'est qu'une large part de sa tâche maternelle était remplie, et que l'avenir de son fils était, par des soins qu'elle n'avait pas remis au lendemain (1), solidement établi sur la base de la foi chrétienne.

Après ces dignes et pieuses mains, Laënnec en trouva d'autres qui achevèrent l'œuvre commencée.

Le presbytère d'Elliant, (il semble que cette maison soit prédestinée à être toujours une saine et généreuse école,) était alors occupé par M. J. A. Laënnec, Docteur de

1. On peut appliquer à Laënnec ces mots écrits par M. Grasset, au sujet de Fonssagrives, comme on pourrait les dire au sujet de tant d'autres médecins vraiment chrétiens. « Un physiologiste psychologue pourrait trouver, dans cette belle et fière hérédité, le point de départ de la plupart des qualités fondamentales de Fonssagrives.... Tout cela ne dérive-t-il pas de cette forte instruction de famille, et surtout de l'influence de la mère,.... la mère, cette cheville ouvrière de toutes les éducations, l'ange ou le démon de presque toutes les existences ? » (J. Grasset, *Fonssagrives, sa vie et son œuvre*. Montpellier, 1885, 7.)

Sorbonne, grand-oncle (1) du futur savant, sur la tête duquel il avait lui-même versé l'eau baptismale. Ce fut là qu'il fut tendrement accueilli pour être initié aux études, et que, passant dans la commensalité d'un modeste savant quelques-unes des années les plus décisives de la vie, il eut le bonheur d'être doucement acheminé par une main ferme et sûre vers les austères labeurs de la grande science. La maison du pieux recteur présentait d'ailleurs un merveilleux ensem-

1. Michel-Jean-Alexandre Laënnec, Docteur en Théologie de la Faculté de Sorbonne, était bien le frère de Théophile Laënnec, avocat au parlement de Bretagne, et le frère de Guillaume-François Laënnec, docteur en médecine à Nantes. C'était donc bien l'oncle, et non le grand-oncle de Laënnec, comme l'ont dit, par erreur, Henri Roger et plusieurs autres.

M. J. A. Laënnec, après avoir été recteur d'Elliant, devint Théologal de Tréguier. Il était chanoine, grand vicaire de Saint-Brieuc et Tréguier, lorsqu'il dut suivre son évêque émigré. Il mourut, jeune encore, en exil, à Southampton.... La famille ne possède de lui d'autre souvenir que le noble exemple d'une fidélité sans tache à la foi de ses aïeux !

Dans son magnifique éloge de Laënnec, Pariset passe sous silence la part qui revient aux importantes et prépondérantes influences de l'oncle Théologien. Il est cependant naturel de penser que l'éducation première avait été sagement conduite par ses soins. L'avenir devait être, dès lors, fortement engagé sur les bases les plus solides, telles que les fournissent les meilleurs enseignements religieux.

Pariset ne pouvait l'ignorer ; mais un Éloge historique n'est pas un document complet. L'orateur de l'Académie de médecine a pu juger opportun de faire le silence sur ce point de départ et de développement des sentiments religieux de Laënnec. Parlant dans un milieu médical, il a cru devoir s'y conformer, du moins dans cette partie de son discours.

ble des conditions hygiéniques, nous dirions presque climatériques, dont le chétif enfant avait besoin pour franchir les premières fatigues de sa croissance. Placée au revers d'un de ces gracieux coteaux bretons, que dominent la belle église de campagne et son hardi clocher en pyramide, elle élevait sa large façade comme une barrière de granit, entre les âpres vents du nord et les chaudes allées d'un grand jardin, qui, descendant vers le midi en une longue suite de terrasses étagées, venait se clore au fond du vallon par une prairie toujours verte, comme on en voit tant en Cornouaille et si peu en d'autres pays. Là, pas un rayon de soleil n'est perdu ; et, si l'on entend mugir la grande voix des tempêtes de l'hiver, au moins elles passent inoffensives au-dessus de la tête ; et le pauvre petit écolier, si délicat et si frêle, pouvait tous les jours et en toute saison s'ébattre impunément entre les poiriers de son grand-oncle. D'un autre côté, l'existence grave et réglée de celui-ci, ses habitudes d'une patriarcale simplicité dans le vivre, le calme religieux de son intérieur encadré à distance par l'harmonieux et doux murmure du travail des champs, n'étaient-ils pas singulièrement propres à dilater progressivement, sans écarts et sans violentes secousses, les riches facultés d'un esprit droit et d'une intelligence active ?

Autour de Laënnec on parlait deux langues ; le français était celle des lettrés, des maîtres, de la table commune ; le breton était celle de la grande masse du peuple, de l'enseignement qu'il recevait à l'église, aussi bien que des promenades à travers champs et des jeux du dimanche avec les enfants de son âge. Laënnec resta, par le langage aussi bien que par le cœur, français et breton tout ensemble ; plus tard il eut à s'applaudir d'avoir acquis, presque sans travail, une précieuse et difficile connaissance ; on verra, par ses rapports avec Le Gonidec, quel prix il y attachait lui-même.

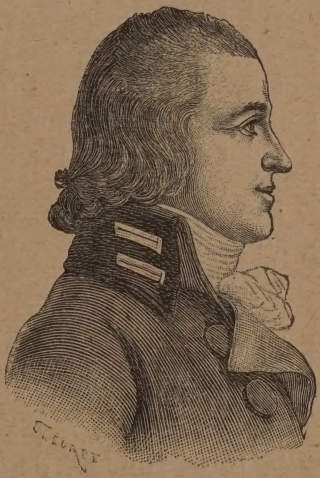
Son séjour au presbytère d'Elliant ne dura qu'un petit nombre d'années ; soit que les études grammaticales du jeune écolier fussent déjà suffisamment avancées, et qu'il fût dès lors assez familier avec les langues anciennes pour que le temps semblât venu d'élargir le cercle de ses travaux ; soit que son grand-oncle, appelé par l'Évêque de Tréguier aux fonctions de chanoine dans sa cathédrale, ne jugeât pas sa nouvelle résidence aussi complètement avantageuse pour son élève ; soit enfin que la voie définitive, dans laquelle il devait marcher, fût plus nettement déterminée par son choix ou par les conseils de ses guides, il fut décidé que le jeune Laënnec irait achever son éducation près d'un frère de son père, l'un des médecins les plus distingués de Nantes.

III

AU moment où le futur maître de tant de disciples va recevoir de nouveaux exemples et de nouvelles leçons, nous ne pouvons nous dispenser de faire connaître celui qui fut, à proprement parler, son introducteur dans la carrière médicale. On verra que le premier docteur Laënnec était digne et capable d'être le guide du second ; et que, si la renommée de celui-ci a dépassé celle de son oncle, il y a entre les deux de telles analogies de doctrine et de caractère, que l'un peut bien être considéré comme l'œuvre de l'autre, comme son glorieux continuateur dans la voie de la science et dans la voie du devoir. Au reste, un maître vulgaire ou incomplet pouvait-il produire un élève de cette taille ?

Né à Quimper en 1748, reçu docteur en médecine à Montpellier en 1773, l'oncle de Laënnec, après avoir fait de solides études médicales à Paris, alla les compléter en Angleterre près des grands maîtres, puis revint à Quimper où il fut pourvu, en 1775, du titre de Conseiller-Médecin ordinaire du Roi. Il s'acquit une grande réputation dans tout le Comté de Cornouailles, et fut même appelé à Brest, pour assister les médecins de la Marine, pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, après le combat

naval d'Ouessant (1779). Cependant son mérite l'appelait sur un plus grand théâtre, et il se rendit, en 1781, à Nantes, où il enleva de vive force, par de brillantes épreuves dont le souvenir s'est conservé, tous les titres à l'estime de l'Université de Nantes et à la confiance des habitants, au point qu'il devint par leur suffrage, en 1790, membre de la première municipalité nantaise. Mais, en 1792, les excès de la Révolution le déterminèrent à rentrer dans l'exercice exclusif de sa profession et à n'accepter du pouvoir que les fonctions de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Nantes, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. Dieu sait ce qu'en ces jours néfastes, où l'horrible énergumène Carrier répandait la terreur dans Nantes et pratiquait ses infâmes *mariages républicains*, le médecin en chef de l'Hôtel-Dieu rendit de services à



Guillaume-François Laënnec,
premier Directeur
de l'Ecole de médecine de Nantes.

l'humanité ! Ses vertus en effet égalèrent sa science.

Il fut encore l'un des premiers professeurs de l'École de Médecine fondée à Nantes en 1808, et se livra avec bonheur, pendant huit années, au double enseignement de la clinique interne et de la matière médicale.

Il a laissé plusieurs remarquables écrits, tant en latin qu'en français.

De ce nombre est le discours prononcé par lui à l'inauguration de l'École de Nantes.

Qu'il nous soit permis d'en citer ici un passage, qui fera connaître d'un seul trait le caractère et les principes de l'homme : « Dieu de mes pères, s'écrie-t-il, si l'étude » de mon art ne doit me conduire qu'à » douter de ta puissance ; s'il faut que, dans » ce corps fragile et périssable, je ne trouve » plus cet instrument céleste de ma pen- » sée, cette âme immortelle et libre que je » tiens de ta bonté ; s'il faut qu'assimilé à » la brute stupide, dégradé dans tout mon » être, je reconnaisse des penchants *irré-* » *sistibles* dans mon crâne et la *cogitabilité* » dans une huître ; ah! rends-moi mon igno- » rance ! ne permets pas que je blasphème » ton nom ! je n'étudierai plus ! »

Voilà ce qu'était la science médicale en Bretagne aux derniers jours du dix-huitième siècle ; ne reconnait-on pas comme un écho de notre grande devise :

Potius mori quam fœdari ?

Tel était l'homme près duquel Laënnec allait trouver un abri pendant la tourmente révolutionnaire, élargir ses études en suivant le droit chemin, et devenir, en quelques années, l'une des gloires scientifiques de son temps et de sa patrie.

Ses études littéraires, commencées à Elliant, se poursuivirent avec éclat à l'École centrale de Nantes, sous la direction de son oncle ; les *palmarès* de ce temps-là ont gardé le souvenir des succès qu'il y remporta, ainsi que Michel, son jeune frère.

En même temps qu'il achevait le cours de ses humanités, il ajoutait deux langues vivantes, l'anglais et l'allemand, à celles dont il s'était déjà rendu maître ; ainsi rien ne lui manquait désormais pour suivre du même pas les travaux des anciens et ceux de la science moderne.

Il semble que la part de Guillaume-François Laënnec fut particulièrement prépondérante dans l'éducation scientifique et professionnelle de Laënnec.

« Associé bien jeune, dit Henri Roger, à la pratique médicale de son père adoptif, et à l'Hôtel-Dieu et dans la ville, il débuta ensuite par la médecine militaire, dans ces temps cruels, où sévissaient ensemble et la guerre étrangère et la guerre civile, double fléau, double crime ! »

Guillaume-François Laënnec était bien l'homme de forte trempe, toujours à la hauteur des plus grandes difficultés. Après avoir été le dernier

Recteur de l'Université de Nantes, détruite par la tourmente révolutionnaire, il devient, en 1808, le premier Directeur de l'École de médecine de la même ville. Chargé lui-même d'une famille nombreuse, il accepte la charge des enfants de son frère, et il s'acquitte de cette charge nouvelle au point d'inspirer à ses neveux des sentiments d'une délicatesse toute filiale.

La preuve en est dans la correspondance curieuse publiée par M. Duchâtellier.

Laënnec était sur le point de devenir docteur ; la soutenance de sa thèse était proche. Son père lui écrivait pour lui proposer des pages de dédicace avec une naïveté pour le moins étrange. Tantôt il se faisait à lui-même une part beaucoup plus large que de justice, puisqu'il s'était si absolument désintéressé de l'éducation de ses fils. Tantôt il proposait de rechercher quelque puissant appui, en s'adressant à l'un ou l'autre des hommes du jour, avec le ton de louange et d'obséquiosité, qui caractérise bien le solliciteur qui obtint et perdit successivement tant de fonctions diverses.

Laënnec sut écarter toutes ces combinaisons et conserver ce caractère de justice et de simplicité, qui se retrouve dans toute sa vie. Son unique dédicace est formulée en ces termes : *Optimo, dilecto patruo, secundo patri, G : F : Laënnec, ob educationem a pueritia institutam, optima in studio medico consilia et omnis generis beneficia, gratus et amantissimus discipulus, R. Th. H. Laënnec.*

Il est impossible de ne pas reconnaître, dans ce témoignage public de reconnaissance, la délicatesse du neveu et la générosité de l'oncle.

Guillaume-François Laënnec n'est pas oublié à Nantes. Son portrait à l'huile fait l'ornement principal de l'une des salles de l'École de plein

exercice de médecine et de pharmacie de Nantes. Il est surtout dignement représenté parmi nos contemporains en la personne d'un de ses petits-fils, M. le docteur Laënnec, Directeur et professeur à l'École de Nantes, membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

IV

Laennec atteignait à peine sa dix-neuvième année, lorsqu'il se présenta en 1800 à l'École de médecine de Paris. On le vit dès l'abord s'y établir à la première place. Ses premières études médicales, dirigées à Nantes par son oncle, avaient fait du laborieux et intelligent bas-breton un élève de premier ordre. En 1802, en séance solennelle de l'Institut, on lui décerne les deux grands prix de médecine et de chirurgie de l'École pratique. Ce succès est d'autant plus prodigieux, qu'il suppose des aptitudes fort différentes, et que l'épreuve de médecine opératoire n'était rien moins que l'amputation du bras dans l'articulation scapulo-humérale. En 1804, il est reçu docteur en médecine, après avoir soutenu avec le plus grand éclat sa thèse inaugurale sur *la Doctrine d'Hippocrate appliquée à la médecine pratique.*

Deux grandes factions se partageaient alors l'École de Paris et formaient comme deux camps plutôt rivaux qu'ennemis ; cha-

cune d'elles portait le nom de son chef : il y avait l'École de Corvisart ou de l'Hôpital de la Charité, et l'École de Pinel ou de la Salpêtrière. La première professait le culte des traditions hippocratiques ; son grand moyen était l'observation ; elle était humoriste dans certaines limites ; elle n'admettait comme progrès dans la science que le résultat des faits bien observés, et les procédés nouveaux bien éprouvés. L'autre se qualifiait de médecine philosophique. Sa méthode de prédilection était l'analyse ; elle divisait, subdivisait les maladies, les rangeait par classes, ordres, genres, espèces et variétés ; elle enseignait le solidisme à peu près exclusif ; elle assignait un siège déterminé à presque toutes les maladies, en sorte que les affections générales, qu'elle admettait encore, ne pouvaient figurer sur les tableaux nosologiques que dans une sorte d'appendice intitulé *maladies indéterminées.*

Laënnec entra dans le camp de la médecine dite d'observation, et y resta fidèlement attaché jusqu'à la fin de sa carrière.

Il suivit donc assidûment les enseignements de Corvisart, dont il fut un des élèves les plus éminents et qu'il remplaça bientôt comme chef d'École.

C'est à la clinique de ce professeur, dont le tact médical était si admirable et le diagnostic si sûr, que Laënnec, doué lui-même d'un esprit très observateur, puisa l'idée de

la science jusqu'alors inconnue de l'anatomie pathologique.

Constater et décrire les altérations organiques qui accompagnent et produisent les

Le baron Dupuytren,
d'après le tableau de a Faculté de médecine de Paris.

désordres pathologiques observés pendant le cours des maladies, tel fut l'objet de ses travaux de prédilection.

L'illustre Dupuytren, qui lui disputa

l'honneur de l'initiative dans ces études nouvelles, concourut à exciter l'ardeur qu'il mit à ce travail ; des cours publics furent ouverts par les deux maîtres ; et leur émulation, comme l'importance du sujet, y attira la jeunesse studieuse. C'est de cet enseignement que date l'origine des plus sérieux progrès modernes dans la pathologie. L'éclat qu'il répandit sur le professeur Laënnec ne contribua pas peu à établir une renommée, qui ne fit que croître de jour en jour.

Par une conséquence nécessaire, sa clientèle s'étendait en même temps que sa réputation ; il arrivait rapidement à la fortune.

On sait avec quelle charité généreuse il usa de la sienne pour le soulagement de toutes les misères.

« Ses nombreuses et fatigantes occupations ne l'empêchèrent pas de contribuer » à plusieurs importantes publications dans » la presse périodique et dans les premiers » volumes du grand Dictionnaire des sciences médicales. Il publia encore dans les » bulletins de la Société de l'École de Paris, » dont il fut l'un des membres les plus laborieux, ses vues ingénieuses sur l'anatomie » pathologique et ses belles découvertes » sur les vers vésiculaires, intestinaux, etc. »

APERÇU DES TRAVAUX PUBLIÉS PAR LAENNEC,

d'après le docteur Lallour.

Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, des professeurs Corvisart, Leroux et Boyer.

Observation sur une maladie du cœur avec affection du poumon et de la plèvre gauches. *(Tome IV).* — Histoire des inflammations du péritoine. *(Tomes IV et V.)* — Observation sur un suicide commis avec un rasoir, par MM. Laënnec et Tonnelier. *(Tome V.)* — Note sur l'arachnoïde intérieure des ventricules. *(Ibid.)* — Note sur une capsule synoviale située entre l'apophyse acromion et l'humérus. *(Ibid.)* — Lettre à M. Dupuytren sur des tuniques qui enveloppent certains viscères et fournissent des gaines membraneuses à leurs vaisseaux. *(Tomes V et VI.)* — Observation sur une maladie du cœur avec péripneumonie, par MM. Bayle et Laënnec. *(Tome VII.)* — Note sur l'anatomie pathologique, lue à la Société de l'École de médecine dans sa séance du 6 nivôse an XIII. *(Tome IX.)* — Réflexions sur l'hydrocéphale interne aigu. *(Tome XI.)* — Observation sur un anévrisme de l'aorte, qui avait produit la compression du canal thoracique. *(Tome XII.)* — Fièvres intermittentes pernicieuses survenues dans la convalescence d'autres maladies. *(Tome XIV.)* — Observation sur une affection aphteuse. *(Tome XXII.)*

Laënnec a encore enrichi ce journal d'un très grand nombre d'extraits et d'analyses critiques des ouvrages les plus importants qui ont paru de 1804 à 1814.

Il a de plus coopéré avec MM. Leroux, Bayle, Fizeau, Savary, etc., à la rédaction de la constitution médicale observée à l'Hôpital de clinique interne de la Faculté, de 1805 à 1814.

Bulletins de la Société de l'École de médecine.

Séance du 6 nivôse an XIII. Observation sur des vers ascarides lombricaux, qui remplissaient les voies biliaires d'un enfant dont le canal thoracique s'ouvrait dans l'estomac. — *Séance du même jour.* Note sur l'anatomie pathologique. (Voir ci-dessus.) — *Séance du 22 prairial an XIII.* Mémoire sur les vers vésiculaires, principalement sur ceux qui se trouvent dans le corps humain.

Ce beau travail a été imprimé dans le premier volume des *Mémoires* (restés inédits) *de la Société de la Faculté de médecine de Paris.*

Séance du 6 thermidor an XIII. Mémoire sur le cysticerque à double vessie. *(Cysticercus dicystus)* — *Séance du 21 frimaire an XIV.* Note sur la non-existence du *tœnia visceralis.* — *Séance du... an XIV.* Note sur une dilatation partielle de la valvule mitrale, par MM. Fizeau et Laënnec. — *Séance du 23 janvier 1806.* Mémoire sur les mélanoses — *Séance du 13 novembre 1806.* Mémoire sur le *distomus intersectus.* — *Séance du 27 avril 1807.* Mémoire sur une nouvelle espèce de hernie. *(Intra-pelvienne.)* — *Séance du 19 décembre 1810. De anginâ pectoris commentarius.*

Il faut ajouter à cette liste de nombreux rapports sur des observations, des mémoires et des pièces d'anatomie pathologique, envoyés à la *Société de l'École de médecine.*

Bibliothèque médicale.

Les premiers volumes de ce recueil renferment plusieurs extraits et analyses d'ouvrages parmi lesquels nous nous bornerons à citer une *Exposition de la doctrine crâniologique de M. le docteur Gall,* à laquelle Laënnec a consacré trois articles étendus publiés dans les tomes XIV et XV de la *Bibliothèque médicale.*

Dictionnaire des Sciences médicales.

Anatomie pathologique. *(Tome II.)*— Ascarides.*(Ibid.)* — Cartilages accidentels. *(Tome III.)* — Dégénération.

(*Tome VIII.*) — Désorganisation. (Anatomie pathologique.) (*Ibid.*) — Ditrachyceros, ou bicorne rude. (*Tome X*). — Encéphaloïde. (*Tome XII.*) — Filaire ou furie infernale. (*Tome XV.*)

N°. 241.

PROPOSITIONS

SUR

LA DOCTRINE D'HIPPOCRATE,

RELATIVEMENT A LA MÉDECINE-PRATIQUE,

Présentées et soutenues à l'Ecole de Médecine de Paris, le 22 Prairial an XII,

PAR RENÉ-THÉOPHILE-HYACINTHE LAENNEC,
de Quimper (département du Finistère.)

Fac-simile du titre de la thèse de Laënnec.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'École de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 406.
AN XII. (1804.)

Ouvrages publiés séparément.

Proposition sur la doctrine d'Hippocrate appliquée à la médecine pratique. In-4°, Paris, an X. — De l'Auscultation médiate ou traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur, fondé principalement sur ce nouveau

moyen d'exploration. Paris, Brosson et Chaudé, 1819. 2 volumes in-8°, de près de 500 pages chacun. — Le même ouvrage, 2me édition, entièrement refondue. Paris, Chaudé, 1826, 2 volumes in-8°, de 800 pages chacun. — Discours prononcé à l'ouverture du cours de médecine du Collège de France, le.... 1822. Ce discours se trouve aussi dans le n° 1 des *Archives de médecine* (cahier de janv. 1823).

Manuscrits.

M. Laënnec a laissé des travaux manuscrits sur divers points de médecine et d'anatomie pathologique. Ils ont été légués par l'auteur à son digne cousin le docteur Mériadec Laënnec, qui en a fait profiter la science.

V

EN 1816 (1), Laënnec fut nommé médecin de l'Hôpital Necker, qui, quoique situé fort loin du quartier des Écoles, se vit bientôt encombré par l'affluence des étudiants et des médecins, tant nationaux qu'étrangers, empressés de suivre la clinique

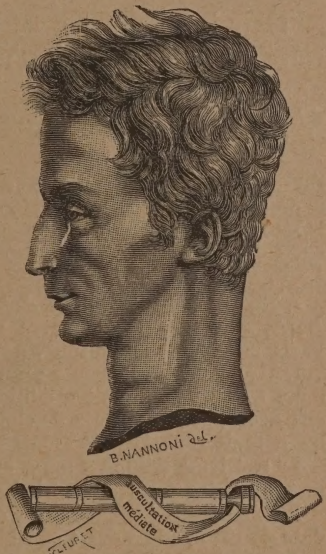
1. En 1812, Laënnec avait été nommé médecin de l'Hôpital Beaujon. En 1814, il soignait les victimes de la guerre à l'Hôpital de la Salpêtrière ; mais c'est de l'Hôpital Necker que date sa gloire véritable.

« C'est là qu'il fit et poursuivit dans tous ses détails, dans toutes ses applications, *cette admirable découverte de l'*AUSCULTATION, qu'il porta du premier jet à un point tel de perfection, qu'aujourd'hui, après cinquante années d'épreuves, l'ouvrage qui la promulgua est encore debout, et qu'à part certaines particularités relatives, surtout, aux maladies du cœur, il peut être regardé comme représentant l'état de la science. » (E. Beaugrand, art. LAENNEC, du *Dict. encyclop. des sc. méd.*, Paris, 1876, p. 120.)

de l'habile praticien, avides de recueillir les savantes leçons, où la finesse et la profondeur des aperçus s'alliaient aux charmes d'une élocution facile et élégante.

Il ne tarda pas à compter parmi ses auditeurs les hommes les plus célèbres venus de tous les points de l'Europe pour s'instruire près de lui.

C'est à cette époque que se place la découverte, aussi féconde qu'ingénieuse, à laquelle le nom de Laënnec restera spécialement attaché, celle du Stéthoscope (1) et de l'Auscultation médiate.



D'après un dessin au crayon, conservé à l'Hopital Laënnec à Paris, et reproduit dans la plaquette de M. le professeur V. Cornil, (de Paris).

Il appliqua d'abord ses procédés à l'étude et au traitement des maladies des poumons et du cœur.

1. Ce qui a valu à Laënnec une réputation européenne, écrit F. X. Feller, ce sont les travaux qu'il entreprit sur les maladies de poitrine. La propriété qu'un corps solide, frappé à une extrémité, a de transmettre fidèlement à

Il écrivit son admirable *Traité de l'Auscultation médiate*, qui a eu les honneurs de quatre éditions de 1819 à 1836, et qui, à lui seul, serait pour son auteur un titre suffisant à la gloire scientifique (1).

Depuis lors, ses successeurs dans la carrière médicale ont fait d'utiles et nombreuses applications de ses procédés d'auscultation. C'est à leur aide que nous pouvons aujour-

---

l'autre l'impression qu'il a reçue, lui donna l'idée d'un instrument, qu'il a appelé *pectoriloque* ou *stéthoscope*, par le moyen duquel l'oreille la moins exercée peut connaître l'état des poumons et du cœur. (*Biographie universelle*, Paris, 1834, VII, 198.)

1. En 1879, parut l'*édition de la Faculté de médecine de Paris*, qui est la reproduction exacte de celle de 1826. Paris, un volume grand in-8°, Asselin et C^ie^.

L'Académie des Sciences avait accordé un prix de trois mille francs à la première édition (1819) de cet ouvrage ; elle accueillit par un prix de cinq mille francs la seconde, qui date de 1826, l'année même de la mort de Laënnec.

La troisième édition a paru, en 1831, en trois volumes in-8° avec des notes par Mériadec Laënnec.

La quatrième, également en trois volumes in-8°, porte la date de 1836 ; elle a été « considérablement augmentée » par Andral.

L'édition de la Faculté de Paris est donc la cinquième ; elle est exactement conforme à la pensée de Laënnec, puisqu'elle est une réédition du manuscrit de 1826, écrit en totalité par Laënnec lui-même.

« Le *Traité de l'Auscultation*, écrit Didier, fit une sensation immense dans le monde médical, en France et à l'étranger. Des médecins accoururent de tous les points du globe, de l'Allemagne, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Italie, des États-Unis. Tous arrivent en foule à Paris pour étudier l'Auscultation sous la direction de Laënnec, et vont ensuite raconter dans leur pays les prodiges opérés par le stéthoscope. » (*Biographie universelle*, Paris, 1841, p. 345.)

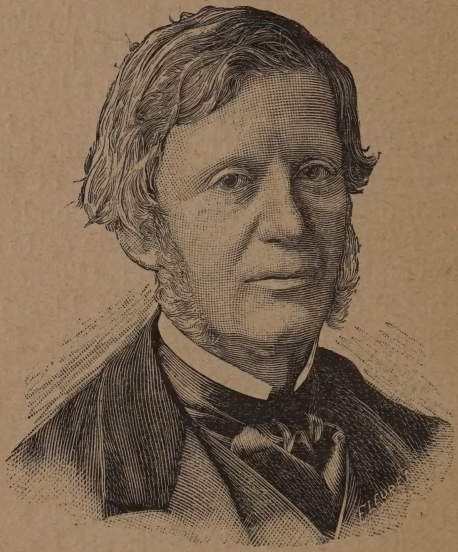
d'hui, non seulement reconnaître sûrement pendant la vie les moindres altérations d'organes aussi importants que les poumons et le cœur, en suivre toutes les phases et opposer plus à propos qu'autrefois à leur progrès les remèdes nécessaires ; mais encore (1) constater de la manière la plus positive, même avant la naissance, l'état de l'enfant dans le sein de sa mère, et, par suite, donner de précieux secours à l'individu, à la famille, à la société, à la religion elle-même ; c'est encore à l'auscultation que le chirurgien doit de pouvoir constater, sûrement et facilement, une fracture des os profondément situés. Jusqu'alors la difficulté de cette vérification était souvent extrême; et l'ignorance du fait exposait le malheureux blessé aux conséquences les plus désastreuses. Enfin, grâce à l'auscultation, il n'est plus possible aujourd'hui de confondre l'anévrisme avec une tumeur inoffensive.

En 1865, le professeur Chauffard fit à la Faculté de médecine de Paris une conférence historique sur Laënnec. Exact observateur du temps qu'il décrit, il représente à son auditoire « les gloires que les passions surexcitées élèvent, et qui, nées dans le tumulte, ont besoin du tumulte pour se soutenir.... jusqu'au moment où elles iront s'éteindre dans un inévitable oubli.

» En regard de ces gloires qui passent, il est

1. Application du docteur de Kergaradec.

des gloires qui durent ; qui, loin de diminuer par la durée, grandissent avec le temps, et sont destinées à subjuguer l'avenir plus encore qu'elles n'ont dominé dans le présent. Ce sont les gloires que les œuvres fondent, que les services réels assurent, que la poursuite et la découverte de



Le professeur Chauffard, de Paris.

grandes ou utiles vérités inscrivent pour toujours dans la mémoire des hommes ou dans les annales de la science. »

L'historien présente successivement à son auditoire les divers aspects de « la méditative et ardente figure de Laënnec » : — l'anatomo-patho-

logiste laborieux et précis ; — l'explorateur ingénieux des symptômes ; — le pathologiste habile à rapprocher les symptômes et les signes des états morbides qui les émettent ; — et enfin le médecin qui, s'élevant au-dessus des lésions qu'il constate et des signes qu'il perçoit, aborde résolument les questions générales et sait donner aux principes la part majeure qui leur revient dans l'institution scientifique de la médecine et dans la direction de la pratique.

« Fondé sur des travaux impérissables, sur le plus vaste ensemble de découvertes qui se soient opérées dans la médecine moderne, l'éclat du nom de Laënnec ne peut que grandir... Le calme qui s'est fait sur les orages de son temps, l'impulsion féconde qu'il a imprimée à l'observation médicale, ont de plus en plus fait valoir l'étendue de son génie, la portée de ses jugements, la valeur supérieure de son œuvre. » (*Conférences historiques de la Faculté de médecine de Paris,* Paris, 1866, troisième conférence, 61, 63)

En 1879, la Faculté de médecine de Paris a pris l'heureuse initiative d'une édition nouvelle des deux volumes de 1826. L'introduction dit brièvement sa pensée.

« L'œuvre de Laënnec est de celles dont on doit maintenir respectueusement, non l'esprit toujours vivant, mais la lettre...

» Il siérait mal à la Faculté de médecine de louer ici Laënnec. La révolution médicale dont le monde lui est reconnaissant, est un fait accompli ; et cette glorieuse découverte n'appartient désormais, ni à la critique, ni même à l'éloge.

» Pas un de nous ne consentirait à la pratique de la médecine, s'il devait renoncer à l'auscultation ; on a pu ajouter au traité du maître

d'importants chapitres ; il n'en est pas un qu'on oserait en retrancher. »

Récemment encore, M. le professeur V. Cornil prononçait aussi publiquement le nom du maître justement incontesté ; et, s'il le comparait aux autres grands médecins français, c'était pour le déclarer le plus éminent de tous. (*Prog. méd.*, 12 mars 1892, 209, 1.)

R. Th. H. Laënnec est également un modèle, — ou plus exactement un idéal du professorat.

« Ceux qui ont suivi son enseignement savent avec quel zèle, quelle scrupuleuse exactitude, malgré une santé toujours débile, Laënnec remplissait ses devoirs, à l'Hôpital Necker d'abord, et, plus tard, à la Faculté de médecine, au Collège de France, à sa clinique de la Charité. — C'est dans ce dernier établissement surtout, qu'il se plaisait à initier les élèves à la science du diagnostic et à les familiariser avec la pratique de la stéthoscopie.

» Laënnec avait la parole facile. Il s'exprimait avec méthode, clarté et simplicité. — Dédaignant les artifices de l'art oratoire, il savait néanmoins donner du charme à son enseignement. Il semblait converser avec son auditoire, qu'il intéressait en même temps qu'il l'instruisait. » (De Kergaradec.)

Pour établir le courant de la foule, un grand succès, ou une importante découverte pouvait suffire.

Pour le maintenir et pour le développer, il fallait davantage.... Il fallait le zèle, l'activité, la persévérance, le dévouement à la fonction d'enseignement, ou, plus exactement, au service des étudiants, qui sont le but et la raison d'être de l'enseignement.

C'est là une pensée qui est écrite de la main même de Laënnec, — un an avant sa mort, (*Kal.*

septemb : 1825,) — lorsqu'il s'adresse à ses collègues : *clarissimis collegis Facultatis medicæ parisiensis professoribus*, pour leur présenter la dédicace de son édition de 1826.

Il précise sa façon d'envisager leur commune fonction professorale ; et il la formule en ces deux termes, qui résument les délicatesses de sa conscience et les hautes pensées de son génie scientifique :

Studiosorum utilitati inserviendi,
Scientiamque medicam promovendi,
officium.

Cette manière est très loin de celle d'un contemporain, qui, à la fin d'une vie de travail, avait successivement franchi tous les degrés qui conduisent au professorat. « Enfin, répondait-il à celui qui lui en apportait la nouvelle, enfin, je vais pouvoir me reposer ! »

Laënnec était, avant tout, un homme de devoir, parce qu'il était un homme profondément religieux.

Et, s'il plaçait sa fonction professorale au-dessus de toutes les autres, c'est qu'il en jugeait consciencieusement les responsabilités ; c'est qu'il en avait toute la vocation, parce qu'il répondait à cet idéal exprimé par un autre Breton : « Esprit clair, juste et patient, il devient professeur. » (Chateaubriand.)

VI

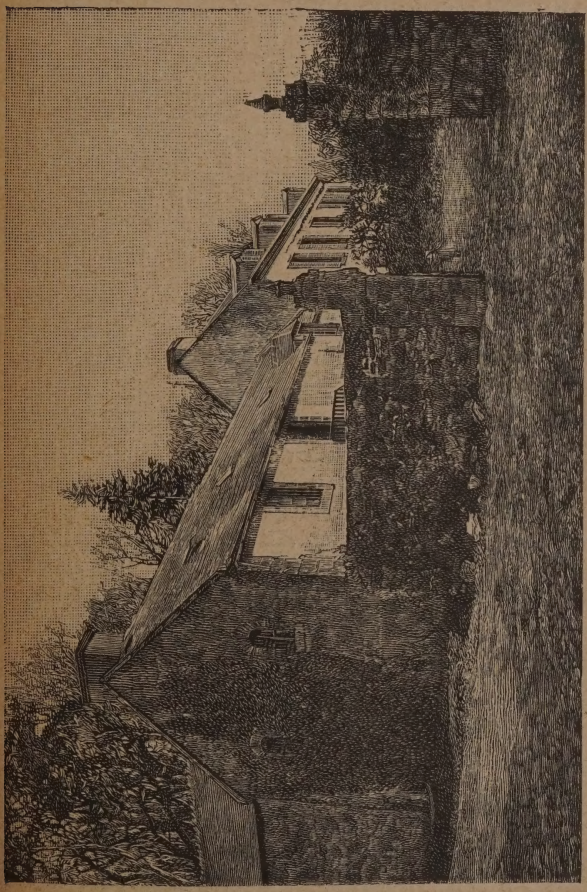
Depuis vingt ans, Laënnec travaillait sans repos ni trêve ; ses forces étaient à bout ; sa constitution débile était épuisée ; il résolut de recourir à la res-

source suprême de l'air natal, et vint s'établir à Ploaré, dans sa terre patrimoniale de Kerlouarnec.

Il y resta jusqu'en 1822, soignant sa santé, et dilatant son cœur par la pratique de toutes les œuvres charitables. En outre de ses longues promenades sur le bord de la mer, il appela à son secours deux innocentes passions qui l'avaient souvent aidé à reposer son intelligence : l'illustre professeur redevint chasseur intrépide et habile tourneur.

Il reprit aussi avec amour ses premières études sur la langue bretonne. La bibliothèque de Quimper a possédé jadis — et a perdu — un exemplaire de la Grammaire de Le Godinec, qu'il avait disposé pour recevoir ses observations ou ses critiques. Une feuille blanche, placée en face de chaque feuille imprimée, se couvrait du résultat de ses réflexions et de ses recherches. En même temps, il entretenait une correspondance active avec celui que l'on a justement nommé le restaurateur de la langue bretonne ; un long fragment de lettre cité dans la deuxième édition de la Grammaire (Paris, 1838) montre assez avec quel vif intérêt, avec quelle réelle compétence, Laënnec s'occupait de la vieille langue de son pays, quelle autorité le linguiste de profession accordait aux opinions de l'amateur.

Au bout de deux ans, sa santé se trouva



L'entrée du manoir de Kerlouarnec, en Ploaré, près de Douarnenez, (Finistère.)

assez bien remise pour qu'il pût retourner à Paris.

C'est à ce moment, dit le docteur de Kergaradec, que commence une seconde phase de sa vie. « Dans la première, il avait » laborieusement, péniblement, mais avec » succès, cultivé le vaste champ de la » science, aux dépens de sa vie dont il » avait abrégé la durée ; il avait semé la » gloire ; dans la seconde, trop courte pé- » riode de son existence, il en recueillit une » abondante moisson. A peine sorti de sa » résidence de Kerlouarnec, Laënnec vit » pleuvoir sur sa tête toutes les faveurs de » la fortune et les plus grands honneurs de » la médecine. »

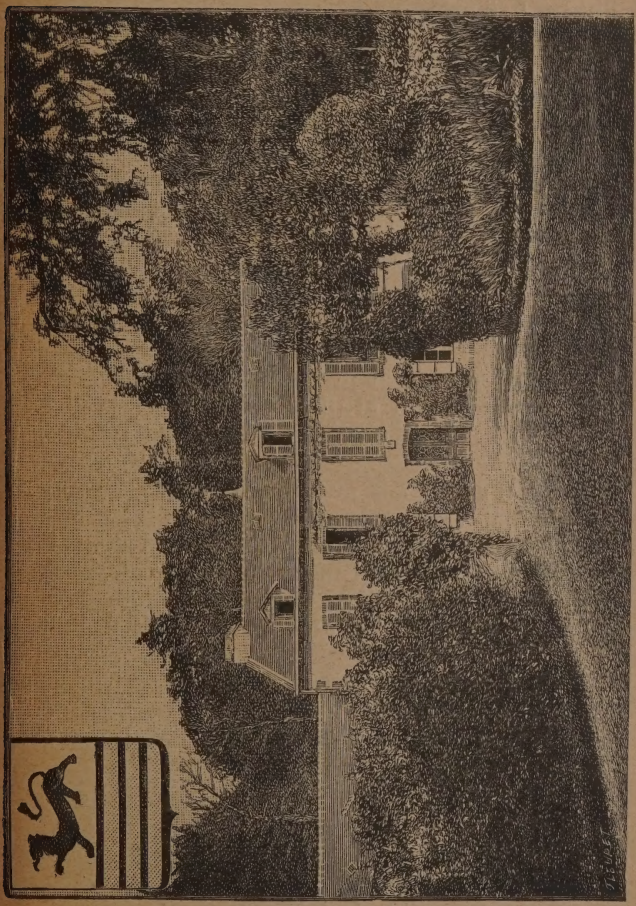
Le séjour de près de deux ans, (1820-1822,) de Laënnec à Kerlouarnec (1), y laisse de longs souvenirs de reconnaissance. Pendant ce séjour, « il y fait généreusement, dit M. Trévédy, l'aumône de son temps et de sa science aux habitants des campagnes voisines. » (pp. 30, 31.)

Ceux qui ne connaissent ni la Bretagne, ni les Bretons comprennent mal ce sentiment, que M. le docteur Théodore Le Caër attribue (1874) à Laënnec :

> ..... Sentant son cœur faiblir,
> A sa chère patrie, à sa douce Bretagne,
> Il demande un air pur et sa verte campagne,
> Seul remède à ses maux.....

1. L'armorial de M. Pol de Courcy donne cette description des armes de Laënnec, Sr de Kerlouarnec : *Coupé; au 1 d'argent au lion léopardé de sable ; au 2 de sable à trois fasces d'or.* Il attribue ces armes à « Vincent Laënnec, notaire à Concarneau en 1573, sixième aïeul du célèbre inventeur de l'auscultation. »

« L'attachement au pays natal et à tout ce qui



Le manoir de Kerlouarnec, avec les armes des Laënnec, seigneurs de Kerlouarnec.

s'y rapporte est un des traits les plus saillants du

caractère breton, assure le docteur de Kergaradec. Ce sentiment, ajoute-t-il, était très vif chez notre illustre Laënnec.

» Vous pouvez croire que la vieille langue celtique ne fut pas celle qu'il cultiva avec le moins d'ardeur. Aussi y faisait-il autorité.

» Et lorsque, épuisé par ses travaux scientifiques, et par les soins d'une très nombreuse clientèle, il sentait le besoin de repos, c'était à sa chère Bretagne, c'était à son modeste et bien-aimé manoir de Kerlouarnec, héritage de ses pères, qu'il allait demander le rétablissement de ses forces.

» Là, il menait une vie retirée, simple et frugale ; il respirait l'air vif et pur des champs, l'air de la mer surtout, auquel, avec un peu d'exagération peut-être, il attribuait l'influence la plus salutaire sur les maladies de l'appareil respiratoire.

» Là, il accueillait avec bienveillance ses rustiques, mais excellents voisins. Il leur parlait leur langue, s'occupait de leurs intérêts, leur donnait des conseils, non seulement sur leur santé, mais encore sur les améliorations à introduire dans leurs méthodes de culture ; et toujours il était écouté avec respect.

» Là, il répandait à pleines mains ses bienfaits sur la classe indigente, si misérable dans les campagnes bretonnes. Il était la providence des malheureux.

» Là enfin, il méditait sur la voie nouvelle qu'il avait ouverte à la science du diagnostic ; et il préparait une seconde édition de son immortel *Traité de l'Auscultation médiate.*

» ..... Le repos de l'ermite de Kerlouarnec n'était pas l'oisiveté ....

» La solitude de Kerlouarnec convenait admirablement à notre cher et illustre Laënnec. Elle convenait aussi à sa constitution physique. La satisfaction du cœur, le repos du corps, le calme de l'esprit, ne tardaient pas à exercer sur sa santé leur influence bienfaisante. Les forces lui revenaient. Il se sentait renaître.

» Mais bientôt, beaucoup trop tôt, hélas ! pour lui comme pour nous, le souvenir de ses nombreux emplois et le sentiment des devoirs qui y étaient attachés, sans doute aussi l'amour de la science, qu'il ne pouvait cultiver dans sa retraite, l'arrachaient au séjour qu'il aimait tant ; et il reprenait courageusement le chemin de Paris.... » (Docteur de Kergaradec, discours de Quimper, 15 août 1868.)

La science a ses entraînements, ses besoins, ses avidités : ceux qui ont goûté de ce pain savent qu'il ne rassasie jamais ; et que le bonheur d'avoir trouvé une part, si petite qu'elle soit, de la vérité, n'a d'égal que l'espoir d'en découvrir encore.

Combien est plus impérieux encore le besoin de ceux qui ont éprouvé avec ardeur les amertumes et les joies de l'enseignement, surtout de l'enseignement supérieur ! La chaire exerce sur celui qui l'occupe une sorte d'attraction, que le succès transforme bientôt en une sorte de fascination.

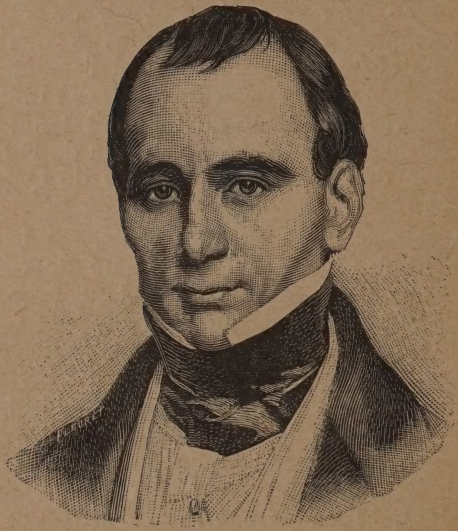
Et il est facile de comprendre que Laënnec, devenu convalescent, ait éprouvé une sorte de « nostalgie de la chaire » et du grand mouvement scientifique de son temps.

Ce devait être la conséquence de cette situation de haute supériorité, qui le faisait dominer de si loin, non seulement ses disciples, mais encore

et surtout ses collègues des Sociétés savantes.

Il faut, en effet, se reporter à 1820 et 1822 pour bien juger de quel prestige pouvait jouir Laënnec au milieu de ses contemporains.

« Un sens manquait à la médecine, affirme Bouillaud ; et je dirais, si je l'osais, que, *créateur*



Le professeur Bouillaud, (de Paris.)

par une sorte de délégation divine, Laënnec le lui a donné !

» Or, ce sens, dont la médecine était dépourvue, n'était rien moins que l'ouïe, laquelle, comme la vue et le toucher, constitue un des trois sens les plus éminemment intellectuels.

» En nous le créant, Laënnec, véritable Christophe Colomb de la médecine, nous avait, en quelque sorte, découvert un nouveau monde de connaissances, au nombre desquelles la science du diagnostic d'un grand nombre de maladies avait réellement changé de face. »

L'événement vaut que nous y insistions, malgré l'allure forcément sommaire que doivent conserver ces pages rapides.

En février 1815, à la Société de l'École de médecine de Paris, Laënnec fit amener dans l'assemblée une malade, qui, ayant un hydrothorax, faisait entendre, par la secousse hippocratique, le bruit du liquide épanché. (Pariset, II, 254) (1).

Le 1er mai, devant la même Société, il commence la lecture d'un grand mémoire sur l'auscultation.

Le 14 mai 1815, Laënnec fait, en public, le premier essai du stéthoscope : c'est un rouleau de papier à lettres fortement serré. « Cherchant à se rendre compte des bruits du cœur chez une jeune fille malade, Laënnec conçoit l'idée d'y appliquer son oreille et de prendre pour conduc-

1. En février 1815, Laënnec communique à la Société de l'École de médecine les premiers résultats obtenus par l'application de l'acoustique à la connaissance des affections de poitrine. Par lui s'ouvre, pour la médecine, une ère nouvelle ; le champ si vaste des conjectures et qui se prêtait si merveilleusement aux systèmes les plus insensés, aux plus folles théories, va désormais se limiter, du moins pour une classe importante de maladies ; et c'est à Laënnec qu'appartient la gloire de *l'admirable découverte de l'auscultation ;* c'est à lui que nous devons le flambeau qui nous guide aujourd'hui dans le dédale, autrefois inextricable, de l'histoire pathologique des organes contenus dans la cavité thoracique. (Didier, *Biographie universelle.* Paris, 1841, 344.)

teur du son un cahier de papier roulé en cylindre. Frappé de la netteté des perceptions qu'il obtient de cette manière, il songe d'abord à perfectionner l'instrument : *le stéthoscope est trouvé ;* et, avec lui, un monde nouveau va se révéler à ce génie inventif. » (Docteur C. Saucerotte. *Nouvelle biographie générale* publiée par Firmin Didot. Paris, 1859, XXVIII, 660.)

En effet, le docteur de Kergaradec l'a très bien dit, « non seulement les bruits anormaux du cœur, qu'il cherchait, traversèrent le grossier instrument (primitif) ; mais Laënnec perçut aussi bien le bruit de l'air circulant dans les bronches et, plus tard, le résonnement de la voix dans la poitrine. *L'auscultation médiate* était inventée !

» Le génie de Laënnec sut ériger d'emblée l'art nouveau en un système complet, dont les découvertes faites ultérieurement ne sont que des applications. »

Portant la parole au nom de l'Académie de médecine de Paris, Henri Roger a dit, en termes heureux, en quoi cette découverte élevait Laënnec au-dessus de la notoriété qu'il avait déjà conquise, et le portait d'un coup à la juste et véritable célébrité.

« ..... Jusque-là le médecin laborieux, le praticien savant n'avait droit qu'à l'estime de ses contemporains : avec l'auscultation vient la gloire.

» Laënnec, appuyant l'oreille sur la poitrine des malades, entend le premier cri des organes souffrants, (et, pour les organes contenus dans la cavité pectorale, ce n'est point une métaphore ;) — le premier il comprend, il note ces plaintes variées, ces modulations expressives des tubes aérifères et des orifices du cœur ; le premier il saisit et fait connaître ce langage pathologique

jusqu'alors incompris et même inentendu. — Désormais le praticien, doué d'un sens de plus, et avec une puissance d'investigation singulièrement augmentée, pourra lire, pour ainsi dire couramment, les altérations qui se cachent dans les profondeurs de l'organisme ; et ainsi l'oreille ouvre à l'esprit un monde nouveau. » (Discours du 15 aout 1868.)

Le même jour, c'était Bouillaud qui parlait au nom de la Faculté de médecine de Paris.

« J'ai dit, affirme-t-il, que l'auscultation avait changé la face du diagnostic de toutes les maladies, si nombreuses, dans lesquelles elle est applicable.

» J'ajoute, avec son auteur, que, grâce à son emploi, ces maladies, dont le diagnostic était, soit tout à fait impossible, soit très difficile, ou plus ou moins incertain, ont désormais acquis une certitude qui égale ou surpasse celle des maladies chirurgicales considérées comme les plus faciles à reconnaître.

» Voici une preuve des plus éclatantes de cette vérité pour ce qui concerne le diagnostic d'un ordre tout entier des maladies les plus communes, et affectant l'un des organes les plus importants de l'économie vivante, les poumons. — On sait que, vers la fin du siècle dernier, un praticien allemand des plus en vue s'était écrié : O QUANTUM *difficile pulmonum morbos curare !* O QUANTO DIFFICILIUS EOSDEM DIGNOSCERE ! » — C'est bien là, en effet, qu'on en était au temps de Laënnec. — « Qui ne reconnaît aujourd'hui que, pour tout clinicien exercé et suffisamment versé dans la pratique de l'auscultation, ces maladies rentrent précisément dans la classe de celles (qui sont connues) pour la certitude avec laquelle leur diagnostic peut être établi ?

» Or, combien avait-il fallu de temps à Laënnec pour opérer une si heureuse révolution dans le diagnostic des maladies que la médecine, après plus de trente siècles d'existence, proclamait, et déplorait ainsi (comme impossibles à soigner et même à reconnaître en raison de) son impuissance ? »

Le fait est bien acquis. « C'est après trois à quatre années de recherches seulement, que Laënnec avait opéré ce véritable prodige, non seulement pour le diagnostic des maladies du poumon, mais pour celui de tant d'autres encore! »

Laënnec était vraiment un homme extraordinaire.

Son service d'hôpital, son enseignement, sa part dans les concours et les examens, ses très nombreuses recherches personnelles, sa collaboration aux travaux des Sociétés savantes, ses écrits immortels, suffisaient évidemment à remplir la vie d'un homme actif. Sa façon de s'en acquitter forçait l'admiration de ses contemporains.

« En le voyant, écrit l'un d'eux, on était étonné qu'il pût suffire à tous les travaux dont il était chargé depuis quelques années. Il avait dans la physionomie, et surtout dans les yeux, un air de finesse et de malignité. Doué d'un esprit profondément observateur, il possédait une immense quantité de connaissances, non seulement sur la médecine, mais aussi sur les autres sciences et sur une foule d'arts. On eût dit que la nature avait grandi son esprit aux dépens de son corps ; et qu'en le créant, elle avait voulu prouver que la force et la puissance ne sont pas toujours proportionnelles à la masse. Il était d'un caractère froid comme son tempérament. Les passions expansives lui étaient peu familières. Il avait de

la fermeté, de la sévérité, et beaucoup de piété. Il était tenace dans ses opinions ; il y croyait pour ainsi dire... » (*Archives générales de médecine.* Paris, 1827 ; 5me année ; XIII, 620.) Ce témoignage d'un sceptique, qui ne paraît pas croire à ses propres opinions, peut être tenu pour

Le professeur J. M. Charcot, (de l'Institut.)

désintéressé, et par conséquent sincère ; mais il est incomplet.

Il devient même injuste, lorsqu'il ajoute: « Rien n'eût manqué peut-être à la gloire de cet observateur ingénieux ; ou du moins Laënnec se fût acquis une immense popularité,... s'il eût adopté... les doctrines philosophiques.... du siècle !.... »

Plus sage et plus juste est M. J. M. Charcot (de l'Institut), qui, dans ses leçons du mardi à la Salpêtrière, cite Laënnec comme un grand observateur. Il n'ignore pas que Laënnec « passait pour clérical et qu'on lui reprochait » sa fonction à la Cour ; mais il ne s'attarde pas à ces considérations extra-scientifiques « Laënnec, dit-il, a enseigné quelque chose d'admirable : l'auscultation, qui a mis dans les mains des médecins une méthode nouvelle ; puis il a fait un livre si beau, qu'il n'y a rien à y retoucher. »

Cette élogieuse appréciation n'est d'ailleurs pas nouvelle pour le célèbre *Traité de l'Auscultation médiate* et pour son illustre auteur.

Il n'est guère possible de résister au plaisir d'en multiplier les témoignages.

« Sans diagnostic, dit H. Roger, la médecine ne saurait être que conjecturale ; sans diagnostic, la maladie étant une énigme insoluble, l'art de guérir n'existe plus : or, que de services rend l'auscultation dans les affections de poitrine, si communes, qu'elles enlèvent plus d'un tiers des générations humaines ! — Eh bien, aujourd'hui que l'on peut voir les lésions internes comme les lésions externes chirurgicales ; aujourd'hui que, grâce aux enseignements de l'ouïe, cette seconde vue du médecin, le jugement est aussi certain que facile pour un observateur exercé : l'on n'éprouve plus, et l'on comprend à peine les difficultés qu'avaient les anciens à reconnaître ces maladies ; — Laënnec, avec son impérissable *Traité de l'Auscultation médiate* et son stéthoscope à la main, pourrait donc répondre par un cri de triomphe au cri de découragement que jetait Baglivi il y a un siècle !

» Et quoi de plus naturel que ce cri de triomphe, s'il avait été donné à Laënnec de voir, comme

nous, quelle heureuse succession de découvertes sa découverte a enfantée, l'exploration physique de la poitrine engendrant celle de toutes les régions de l'organisme, et, avant tout, l'auscultation provoquant les immenses progrès de sa savante sœur, la percussion ! — Ainsi Laënnec est plus que l'inventeur d'un procédé d'investigation ; il est le créateur d'une méthode ; il est l'initiateur d'un mouvement scientifique qui dure encore,et grâce auquel la médecine, devenue positive, se rapproche de plus en plus des sciences exactes. — Est-ce que ce ne fut point l'aurore des beaux jours de l'École de Paris ? — Est-ce que ce ne fut point, pour la médecine française, le commencement d'une longue ère de splendeur ? » (Discours du 15 août 1868.)

VII

IL succéda au savant professeur Hallé, d'abord dans sa place de médecin de S. A. R. Madame, duchesse de Berry, puis dans sa chaire de médecine au Collège de France, où il eut occasion de développer les principes les plus lumineux de la science, insistant particulièrement sur l'anatomie pathologique et sur les altérations des fluides, dont le solidisme avait fait négliger l'étude.

Il obtint, sur sa demande, la place de professeur de clinique interne, lors de la reconstitution de la Faculté de médecine.

Au mois de novembre 1822, il commença

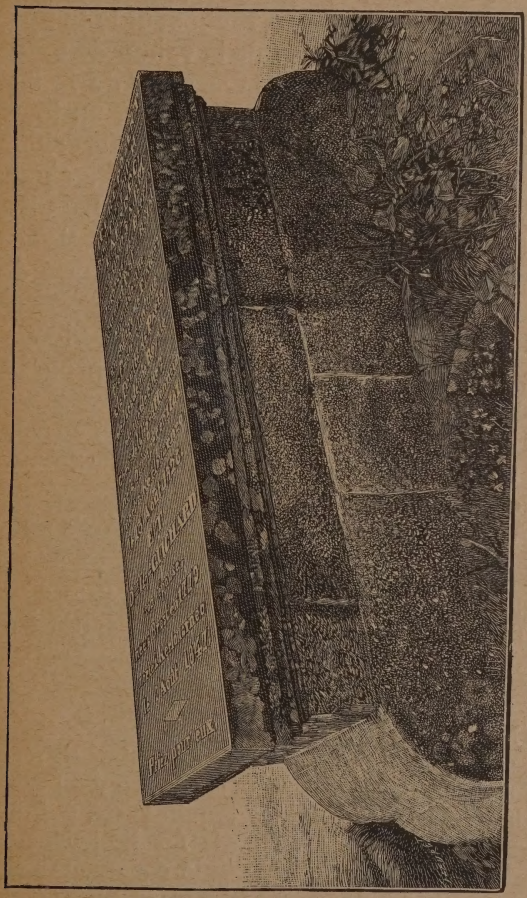
un enseignement dont la renommée lui valut l'auditoire le plus distingué qui se soit jamais vu à cette École ; il eut en effet pour disciples des médecins, non seulement de toutes les parties de la France, mais encore de toutes les nations de l'Europe et des deux Amériques.

C'est pendant cet enseignement, donné à l'Hôpital de la Charité, qu'il se trouva en lutte avec un autre célèbre médecin breton, Broussais, dont les cours avaient lieu au Val-de-Grâce. — Laënnec, nourri de la connaissance des anciens, plein de respect pour les traditions conservées par la sagesse, préféra la méthode sûre et lente de l'expérimentation aux séductions des théories brillantes, mais dangereuses, que préconisait Broussais.

Médaille offerte à Broussais par ses élèves.

Or, s'il est vrai que le système, simple et séduisant, de l'auteur illustre du *Traité des Phlegmasies chroniques*, que sa mâle et chaleureuse éloquence réussirent à éblouir toute

une génération de médecins, il n'est pas



Le tombeau de Laënnec au cimetière de Ploaré.

moins vrai que son système eut le sort des

grandes utopies et des réformes aventureuses. En effet, ce brillant météore voit peu à peu pâlir l'éclat de ses rayons; et le temps, juge en dernier ressort de la valeur de toute chose, donne raison à la sagesse de Laënnec, dont la gloire s'accroît de jour en jour. Une fois de plus, Annibal fait des merveilles et disparaît : Fabius se laisse appeler *Cunctator* et reste maître du champ de bataille.

Tant de travaux et tant de fatigues donnèrent le dernier coup à la santé de Laënnec.

La maladie, dont le séjour de Kerlouarnec n'avait pu que suspendre les progrès, reprit son cours.

Il chercha de nouveau, mais sans succès, en 1824, à rétablir ses forces par l'influence du climat natal.

Au mois d'avril 1826, il quitta Paris pour n'y plus retourner, se démit de tous ses emplois, revint en Bretagne, et y mourut le 13 août suivant. Il n'avait pas achevé sa quarante-sixième année.

Une lettre écrite par Laënnec à Mgr Dombideau de Crouseilhes, évêque de Quimper, n'est point datée ; mais une main étrangère y a inscrit la date de 1822 ; (elle est presque exacte, puisque l'Ecole de médecine de Paris fut licenciée à la fin de 1822 et réorganisée dès le commencement de 1823,) et nous sommes très respectueusement reconnaissant à M. le chanoine Peyron de l'honneur qu'il nous a fait en nous la communiquant.

L'ordonnance royale de 1823, tant de fois controversée, fit entrer Laënnec à la Faculté de médecine de Paris, en lui attribuant l'une des quatre chaires de clinique médicale, celle de l'Hôpital de la Charité.

Avant d'occuper cette chaire officielle, Laënnec donnait, à l'Hôpital Necker, des cours libres de clinique médicale. Et les succès de son enseignement libre justifiaient son initiative, l'imposaient à l'attention du public médical de Paris, et provoquaient les encouragements bienveillants de quelques membres influents de l'Université et ceux du Ministre lui-même.

Depuis le 25 août 1822, Laënnec occupait la chaire de médecine du Collège de France, et sa leçon d'ouverture avait été trouvée si perspicace et si judicieuse, qu'elle était devenue l'introduction des *Archives générales de médecine*, qui livraient alors leurs premiers cahiers à la publicité.

Pour apprécier l'état des esprits à cette époque, il faut se rappeler ce qu'en disait Bouillaud : « Les salles de clinique de la Charité étaient depuis trois ans veuves, et veuves désolées, de leur immortel fondateur, Corvisart, — dont il n'appartenait à personne, pas même à Laënnec, de faire oublier le grand nom ; — Corvisart qu'un autre grand maître comme lui, le Corvisart de la clinique chirurgicale, Dupuytren, avait comparé au dieu même de la médecine, en parlant de ses magnifiques leçons cliniques. » (Discours de Quimper du 15 août 1868.)

La situation de Laënnec était, par ce fait, difficile, quand il prit possession de sa chaire : mais elle ne l'était pas moins par ailleurs.

La suppression de l'ancienne Faculté de médecine avait été un acte d'autorité ; les amis du

gouvernement l'expliquaient ; mais l'opposition grossissait par le nombre des mécontents, des désillusionnés, des révoqués et de tout leur bruyant entourage.

C'est dans d'aussi délicates circonstances que Laënnec « fit partie de la Commission chargée de l'organisation de la nouvelle Faculté, où il fut lui-même nommé professeur de clinique médicale, préférant cette chaire au titre le plus élevé de membre du Conseil royal de l'Instruction publique, qu'on lui offrit. On assure que plusieurs professeurs lui durent la conservation de leur chaire ; et son mérite lui avait assuré une très grande influence. » (*Biographie universelle*, ou *Dictionnaire historique* par F. X. de Feller, Paris, 1834, VII, 198.) — Cette intervention du grand homme en faveur de plusieurs collègues menacés, et même déchus, concorde bien avec tout ce que l'on sait sur sa générosité, son zèle et sa charité.

Mais il n'est pas nécessaire de recourir aux témoins de son temps, pour connaître comment Laënnec appréciait les lourdes responsabilités qui incombent au professorat, même libre, et surtout à l'enseignement de la clinique. Sa correspondance montre à découvert la sincère modestie et la délicatesse de conscience de ce modèle trop peu connu. Que le lecteur en juge par cette lettre à S. G. Mgr Dombideau de Crouseilhes.

« Depuis que je suis ici, (à Paris,) j'ai été forcé » par mes amis de me jeter de suite dans l'ensei- » gnement de la médecine pratique ; et quoique, » à part mon service d'hôpital, je ne voye des » malades qu'en consultation, je ne laisse pas que » d'avoir déjà en ce genre autant d'occupation » que ma santé m'en permet. M. Hallé, mon » ancien maître, vient de m'en donner une nou- » velle, qui, tout honorable qu'elle est, ne laisse

» pas que de me contrarier un peu. Il m'a fait » nommer médecin de S. A. R. Madame la duchesse de Berri, sans m'en rien dire, et sans me » donner le temps de consulter mes forces ; il ne » m'a laissé que l'alternative d'accepter, ou de lui » donner, en refusant, l'apparence de s'être avancé » un peu légèrement.

» J'ai pris le parti de lui donner preuve de » bonne volonté et je suis en fonctions. Quoique » ma santé se soutienne assez bien jusqu'ici à » Paris, je doute cependant qu'elle devienne assez » robuste pour me permettre de conserver long- » temps cette charge, si elle m'obligeait à beau- » coup d'assiduité, ou si elle nuisait beaucoup à » mon indépendance. Jusqu'à présent, au reste, » je ne puis fonder cette opinion que sur la con- » naissance que j'ai de moi-même, car S. A. R. » m'a témoigné qu'elle désirait que je m'arran- » geasse de manière à ce que mon service auprès » d'elle ne contrariât pas mes autres occupa- » tions. »

Cette simplicité de langage montre que Laënnec était bien connu de son entourage. Hallé, au moment de quitter sa charge auprès de la princesse, s'était bien gardé de consulter son ancien élève, dont il était devenu l'admirateur bien plus que le protecteur.

Une charge à la Cour est une situation dont il n'est pas facile de juger de notre temps.

Personne n'aurait eu l'idée de s'en montrer dédaigneux ; personne, pas même Dupuytren à l'époque où il était parvenu à l'apogée de sa gloire.

La preuve en est connue : « Sous la Restauration, Dupuytren aspirait aussi aux honneurs de la Cour. Certes, il pouvait, sans témérité, supposer que son nom illustre suffirait pour assurer

le succès de sa demande ; mais il était, paraît-il, de ceux qui pensent que, quand on veut réussir, il est bon de ne rien négliger. Il pria donc son ancien antagoniste de l'appuyer près de la royale princesse. — Laënnec accepta la mission et la remplit avec le plus grand empressement. » (De Kergaradec.)

Il n'y avait cependant pas eu d'antagonisme véritable. Henri Roger a dit le mot juste : « Laënnec est, avec Dupuytren, son émule, un des fondateurs de l'anatomie pathologique en France. » M. le professeur V. Cornil, (de Paris,) l'a récemment rappelé par la publication de son intéressante plaquette, portant l'introduction et les premiers chapitres du traité d'anatomie pathologique de Laënnec, demeuré inédit jusque-là. Élève très favorisé de Corvisart, Laënnec avait pris sous ce maître habile le goût des études nécroscopiques. A peine reçu docteur, il se livra avec ardeur à des recherches d'anatomie pathologique, bien que cette science fût alors peu et mal cultivée en France. Dans le même temps, Dupuytren s'occupait de recherches de même nature. « Il les poursuivait avec la ténacité de son caractère. — Se trouver sur le chemin de Dupuytren n'était pas, dès lors, chose de mince conséquence. Les succès de l'élève de Corvisart effarouchèrent le chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Dupuytren alla jusqu'à accuser Laënnec de s'être attribué ses travaux. Celui-ci se défendit avec une fermeté calme. Il repoussa surtout le reproche de plagiat, qui ne pouvait l'atteindre en aucune façon. Les deux rivaux scientifiques s'étaient rencontrés sur le même terrain, et voilà tout. » (De Kergaradec.) Le temps effaça ces discordes et ces imputations blessantes ; et, lorsque la fortune vint à lui, Laënnec eut la générosité d'oublier les susceptibilités

et les emportements de son ombrageux rival des premières années du siècle.

Par ailleurs, sa lettre le révèle bien, ce n'étaient ni les honneurs, ni les dignités, qu'il envisageait en prenant rang à la Cour. — Il dédaignait les uns et les autres, puisqu'il avait refusé un siège au Conseil royal de l'Instruction publique. — Deux autres préoccupations inspiraient sa conduite : la responsabilité de son enseignement et le souci de son indépendance.

Ce souci d'indépendance peut étonner ceux qui ne connaissent pas la vie de Laënnec. Il est cependant l'indice du même esprit qui terminait sa thèse inaugurale, (22 prairial an XII, 11 juin 1804,) par cette citation caractéristique : *Liberam profiteor medicinam ; nec ab antiquis sum, nec a novis ; utrosque ubi veritatem colunt sequor. Magni facio sæpius repetitam experientiam.* (Klein, *interpres clinicus.*) — Bouillaud a rappelé cette fière déclaration d'indépendance de Laënnec ; puis il ajoute : « Certes, le jeune aiglon, qui essayait ainsi ses ailes, devait planer dans les plus hautes régions de la science ! »

Laënnec avait, en effet, l'esprit profondément pénétré du sentiment de sa responsabilité médicale. Un judicieux critique, Ch. Lasègue, a dit deux mots très justes de cette conscience du médecin, dans un discours d'apparat prononcé le 14 août 1869 en présence de toute la Faculté de médecine de Paris. « L'indépendance et l'humilité, dit-il, voilà les pierres de touche du médecin. — L'indépendance, parce que, responsable devant sa conscience, il n'a, en dehors de ses pairs et de lui-même, à attendre de personne un conseil, un appui, encore moins à subir un ordre. — L'humilité, parce que la tâche est pesante ; et que la lutte qu'il soutient excède incessamment

les forces de son zèle. » (*Études médicales*. Paris, 1884, I, 156.)

L'autre souci préoccupait davantage encore Laënnec, et l'empêchait de se laisser troubler par l'honneur inattendu d'une situation si enviée : c'était la responsabilité de son enseignement. Il en a toujours apprécié toute la gravité. — Avant d'y entrer, il aurait voulu s'y préparer ; mais il a été forcé par ses amis de s'y jeter de suite. — Dès qu'il entre en fonctions, il règle cette « vie simple et paisible » dont parle Henri Roger. Il fait son service d'hôpital, s'acquitte des autres fonctions de sa charge, et ne voit plus de malades qu'en consultation. Il le fait avec « une simplicité de mœurs pleine de charme, et une modestie qui semble ne pas même soupçonner sa renommée, » c'est l'expression du docteur de Kergaradec, qui l'a si bien connu dans son intimité.

Laënnec sait concilier habilement sa modestie et son indépendance. Il est de cette vieille Armorique, si dignement saluée par H. Roger à l'inauguration de la statue de Quimper. « La vieille Armorique ! cette *terre de granit recouverte de chênes* porte une forte race, aux vivaces croyances, au cœur fidèle ; le sol garde les antiques débris du passé le plus lointain et les fils sont encore animés de l'âme des aïeux ! » — Laënnec écrit en effet à Mgr de Crouseilhes qu'il est entré en fonctions ; mais il n'a pas dû s'y prendre à la façon d'un courtisan obséquieux. Bien qu'il ne s'en explique pas, cet homme « d'un caractère réellement froid » (Bayle) aura d'emblée pris position avec cette franchise toute bretonne, qui est faite de loyauté, de conscience et de conviction, sans rien diminuer de la politesse de Cour et du dévouement aux Princes. — Il le faut pour que sa S. A. R. lui ait témoigné qu'elle désirait

que Laënnec s'arrangeât de manière que son service auprès d'elle ne contrariât pas ses autres occupations.

VIII

JE voudrais maintenant, avant de clore cette notice, mettre suffisamment en lumière ce qui me paraît l'un des traits les plus saillants de cette belle figure, s'il n'en est pas le plus caractéristique, celui qui donne à sa physionomie morale sa principale noblesse.

Laënnec ne fut pas seulement, pour me servir d'une expression aujourd'hui consacrée, un médecin spiritualiste ; il fut, à Paris comme à Ploaré, à l'École de médecine comme en Bretagne, un chrétien de la forme antique et invariable, un ferme et docile fils de l'Église catholique, vivant de sa vie, priant de sa prière, tenant, sans ostentation, mais sans faiblesse, sa place dans toutes ses fêtes.

Et s'il faut, parce que cet écrit ne s'adresse pas uniquement à ses compatriotes, que je produise des témoignages et que j'énonce quelques faits, je serai court, mais je serai complet.

« Au commencement de ce siècle, écrit » un de ses plus illustres contemporains, » Laënnec, Bayle, Bruté de Rennes (mort

» depuis évêque de la Louisiane), Savary, » Fizeau, Buisson et d'autres élèves très » éminents de l'École de Paris et déjà mé- » decins très distingués, étaient connus pour » leur attachement à la foi religieuse. Ils » n'en étaient pas moins admis dans l'inti- » mité de l'Archiatre du premier Empereur. » A la table de Corvisart, qui, certes, n'était » pas un dévot, ces messieurs observaient » scrupuleusement les préceptes de l'É- » glise concernant l'abstinence, et nul ne » songeait à en faire un sujet de raillerie. »

Lorsque Laënnec vint pour la dernière fois en Bretagne, sa chaise de poste fut précipitée, près de Nantes, dans un fossé de plusieurs mètres de profondeur ; et il se trouva enfoui sous la masse des bagages et du véhicule. Sorti sans blessure de dessous cet amas de débris, il dit tranquillement à sa femme : « Nous en étions à *Ora pro nobis peccatoribus*.. .. » Ainsi l'illustre professeur était en train de réciter l'*Ave Maria*.

Madame Laënnec se plaisait à rappeler qu'au moment de la chute, il disait le chapelet avec ses compagnes de voyage.

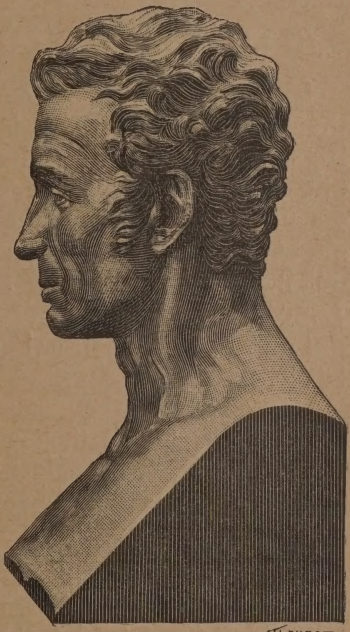
Chaque dimanche, il assistait à la grande messe de Ploaré, avec la même régularité que les beaux paysans aux larges braies et à la longue chevelure.

Ce n'est pas tout ; bon nombre de vieillards vous diront encore à quel rang précis on le voyait suivre, avant la messe, la pro-

cession traditionnelle en dehors de l'église, tête nue, vous diront-ils, le visage grave et recueilli, et *le chapelet à la main.*

Ai-je besoin de rappeler que Laënnec était à trente ans un des princes de la science, et qu'il avait quarante-cinq ans quand il mourut ?

Si donc quelqu'un a le facile courage de sourire en apprenant ces détails, il ne pourra du moins attribuer tant de *dévotion*, ni à l'ignorance, ni à la décrépitude.



Buste de Laënnec par Lequesne, d'après une photographie de celui qui se trouve dans la salle du Conseil des professeurs de la Faculté de médecine de Paris.

Non, Laënnec, cet homme si complètement de son temps, n'eut rien de commun avec ce que l'on a depuis si étrangement nommé la *libre pensée*, la *morale indépendante*, la physiologie sans âme et la médecine sans DIEU.

Il était de cette grande École française et chrétienne, à laquelle Ambroise Paré léguait en toute confiance des maximes comme celle-ci :

JE LE PANSAI, DIEU LE GUARIT.

Inscrite autrefois sur les murs de l'amphithéâtre où Laënnec put faire tant de belles leçons, on dit que les maîtres de ce temps-ci ont voulu, ont souffert peut-être, qu'elle disparût ; espérons que notre siècle ne s'achèvera pas sans que la profession de foi qu'elle contient retrouve sa place : grâce à DIEU, il y a encore beaucoup de médecins qui ne font pas abstraction de l'Auteur de la vie.

Laënnec était un catholique convaincu et pratiquant. Il était même animé d'un véritable zèle, qu'il exerçait modestement et simplement, lorsque sa fonction l'y amenait.

En 1814, il est chargé du service de santé organisé à la Salpêtrière pour les conscrits bretons. (*Introduction à l'édition de la Faculté de médecine de Paris*, 1876, p. ij.)

Mgr Dombideau de Crouseilhes, évêque de Quimper, lui écrivit pour le remercier de ses soins et de sa pieuse et paternelle sollicitude.

Laënnec répondit par une lettre conservée dans les Archives de l'Évêché de Quimper :

« ..... Des malades épuisés de fatigue,..... » l'encombrement ,..... le défaut d'aliments » convenables,.... de médicaments et de linge.... ; » une administration bouleversée.....

» Nos Bretons étaient, dans cette commune » calamité, plus à plaindre que tous les autres » malades. Isolés dans les salles, où ils ne pou- » vaient se faire entendre de personne, — presque » tous attaqués du *mal du pays*, — ils tombaient, » pour la plupart, dans le plus profond décou- » ragement, et plusieurs d'entre eux refusaient » toute espèce de secours. Tous mes confrères » les trouvaient plus difficiles à entendre que les » Allemands et les Russes mêmes, en ce qu'ils » ne font presque aucun usage du langage d'ac- » tion. Ceux que j'ai pu réunir dans ma salle ont » été un peu moins malheureux. J'ai eu la con- » solation de n'en perdre qu'un sixième.....

» J'aurais voulu pouvoir procurer à mes mala- » des les secours spirituels dont ils avaient » besoin ; mais il y avait, sous ce rapport, im- » possibilité absolue. Il n'y avait à Paris aucun » ecclésiastique qui sût le breton. M. Le Floch, » diacre de votre diocèse, visitait mes malades...., » et, plusieurs fois, je me suis aperçu du bon » effet que sa présence avait fait sur le courage » et la santé de mes malades..... Ceux que j'ai » perdus ont été presque tous administrés par » un prêtre, qui avait eu le zèle de se charger de » cette bonne œuvre. Il leur faisait une exhorta- » tion, que j'avais traduite en breton à sa prière ; » et il était parvenu assez facilement à la réciter » d'une manière fort intelligible.... Paris, 12 juin » 1814. R. Laënnec. M. P. »

Cette liberté d'action dans une fonction hospitalière serait aujourd'hui taxée comme un acte de prosélytisme attentatoire à la liberté de l'irréligion, que l'on s'efforce de développer dans les établissements hospitaliers officiels.

Laënnec ne paraît pas en avoir été inquiété ; et il semble bien qu'il ne l'aurait pas supporté. Il

était connu comme catholique déterminé, et il subissait les antipathies et les animadversions qui en sont les inévitables conséquences au point de vue spécial de la formation au professorat.

On a trop souvent reproché à Laënnec son entrée à la Faculté par la voie d'une ordonnance royale. Il n'est que juste de faire connaître l'erreur dont ce grand homme fut victime, lorsqu'un incident politique, quelque chose comme un changement de ministère, vint l'écarter du professorat du Collège de France par un jugement de ses pairs, jugement régulier dans la forme, mais passionné dans le fond.

Le 28 août 1822, Laënnec écrit de Paris à S. G. Mgr Dombideau de Crouseilhes, évêque de Quimper et de Léon.

« Après la mort de M. Hallé, mes amis, quelques membres influents de l'Université, et le Ministre lui-même, m'invitèrent à me mettre sur les rangs en qualité de professeur de médecine. Cette affaire, ainsi entamée, paraissait toute simple et semblait devoir se terminer en huit jours. J'étais sûr de la majorité des voix parmi les professeurs du Collège qui ont le droit de présenter un candidat. Mais, dans ce moment, l'amendement de M. Bastard de l'Estang ayant fait croire à beaucoup de gens que le ministère allait tomber, trois des hommes sur lesquels je devais le plus compter se réunirent aux libéraux et donnèrent une majorité d'une voix à mon principal concurrent, dont le moindre défaut pour professer la médecine était de ne l'avoir jamais étudiée. Cet événement a beaucoup retardé la terminaison de mon affaire ; elle vient cependant de finir, et, depuis trois jours, je suis lecteur et professeur royal au Collège de France. C'est le

» seul établissement qui ait traversé la révo-
» lution. »

Laënnec n'avait donc pas brigué, ou du moins intrigué pour obtenir la chaire du Collège de France ; mais il n'hésita pas non plus à en accepter la charge : c'eût été une désertion inacceptable pour cet homme de devoir ; mais il est facile de comprendre que son entrée dans le professorat officiel ne fut pas dénuée d'amertume.— Méconnu de ses contemporains, blessé dans la dignité de son génie, le grand homme supporta chrétiennement ces épreuves : il fit noblement et entièrement son devoir.

Fidèle à la devise de la Bretagne, il est resté identique à lui-même, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. « Ses principes, puisés dans la première éducation qu'il avait reçue, étaient d'ailleurs le résultat d'une conviction profonde ; il ne les cachait point dans un temps où ils étaient un titre d'éloignement ou de défaveur, pas plus qu'il ne les montrait à une époque où tant de gens, bien éloignés du véritable esprit de l'Évangile, s'en servent comme un moyen de fortune et d'avancement.

» Ses connaissances médicales, loin d'ébranler ou d'affaiblir ses croyances, leur avaient donné une nouvelle force. A l'imitation des plus beaux génies dont la médecine s'honore, des Rivière, des Baillou, des Winslow, des Boret, des Baglivi, des Morgagni, des Boerhave, des Haller, l'étude de l'organisation humaine et des étonnants rapports de nos organes entre eux et avec la nature entière, avait augmenté son admiration et son amour pour l'Auteur de tant de merveilles.

» C'est une ressemblance de plus qu'il avait avec Bayle, son ami. La religion de Laënnec était, comme celle de ce dernier, douce et tolé-

rante ; elle pénétrait jusqu'au plus profond de son cœur, pour en modérer et en régler les mouvements ; mais elle ne cherchait point à changer les croyances des autres, autrement que par de bonnes actions et de bons exemples. (*Revue médicale.* Paris, 1826, IV, 98.)

IX

En achevant de tracer cette imparfaite esquisse d'une vie si bien remplie dans sa brièveté, je ne puis me défendre de jeter encore, à la façon des anciens biographes, un coup d'œil d'ensemble sur la physionomie de mon héros, et de présenter aux hommages du lecteur une rapide énumération des grandes et solides vertus dont il fut le modèle.

Je n'hésite pas à placer en première ligne son amour du travail, cet âpre courage à tracer bravement son sillon, que nous aurions peut-être le droit d'appeler une vertu toute bretonne, si elle n'était par-dessus tout une vertu chrétienne, que la foi impose, que l'espérance soutient, qui reçoit de la charité sa douceur et sa constance.

Que Laënnec ait été de l'enfance à la mort, en dépit d'une constitution chétive et malgré tant de motifs pour s'accorder du repos, l'ardent travailleur qui reste d'esprit et de corps à la peine ; qui mène de front les œuvres de la vie active et les plus hautes

spéculations ; qui thésaurise constamment par les labeurs de la pensée, en même temps qu'il dépense jour par jour au profit de

R. Th. H. Laënnec,
Portrait conservé au musée de Quimper, et dont une copie orne la salle Laënnec de la Faculté de médecine de Paris.

tous les besoins : ce que nous avons dit de sa carrière de praticien et de savant l'a déjà montré avec une magnifique évidence.

On en a vu plus haut une dernière et surabondante preuve dans l'énumération des ouvrages dont la science médicale lui est redevable.

Or quel était le mobile de cette activité, le ferme soutien de tant de courage ? Pour moi, je me refuse à ne voir au fond de cette grande âme que le désir d'accroître sa renommée ou d'accroître sa fortune.

Laënnec, tel que je le connais, voyait plus haut ; il se tenait pour un serviteur de DIEU ; il voulait servir, et servir jusqu'à la fin, DIEU et ses frères.

Laënnec était bon. La bonté, ce don sympathique des âmes tendres autant que généreuses, était, au dire de ceux qui ont vécu le plus longtemps associés à sa vie, l'un des caractères les plus frappants de sa belle nature ; bienveillant, affectueux, patient jusqu'à l'héroïsme, la violence même de la contradiction n'altérait pas son sourire ; on put souvent le constater dans ses rapports avec Broussais et Dupuytren. Mais écoutons sur ce point le docteur Mériadec Laënnec, son cousin, presque son frère, son élève et son commensal : « Mon cher maître, » m'écrit-il, était d'une égalité de caractère » que je n'ai rencontrée au même degré » chez aucun autre homme ; et, pendant les » neuf années que j'ai passées près de lui » je l'ai rarement vu témoigner de l'impa- » tience ou de la mauvaise humeur nonobs

» tant les contrariétés auxquelles il était » en butte. »

Sa prudence eut occasion de se montrer à tous les yeux, quand il fut chargé pour sa part, comme membre d'une commission, de réorganiser la Faculté de médecine en 1822, à la suite des désordres scandaleux qui en avaient rendu la dissolution nécessaire.

On le vit employer sa légitime influence à faire maintenir ou réintégrer des professeurs, dont l'âge aurait peut-être justifié la mise en retraite, mais dont les anciens services étaient un titre à la protection de Laënnec. Au reste, il se conduisit de telle sorte que ceux mêmes qu'il ne put faire rétablir sur la liste, rendirent pleine justice à la générosité de ses efforts.

Dans cette circonstance, loin de briguer l'honneur d'une position plus élevée dans le Conseil de l'Instruction publique, où l'appelait le pouvoir, il préféra les fonctions moins rétribuées de professeur de clinique médicale, où il se croyait appelé à rendre plus de services.

Quel autre nom que celui de prudence et de sagesse convient à l'attitude qu'il sut prendre et garder en face des innovations dangereuses de Broussais ? Si l'enseignement tout entier ne subit pas alors une de ces révolutions radicales qui renversent le présent et compromettent l'avenir ; si la jeunesse de l'école, déjà trop tentée d'abré-

ger et d'écourter ses études, fut prémunie contre de funestes entraînements, c'est au ferme et sage Breton que nous en sommes en grande partie redevables.

Sa justice était proverbiale, et, si les élèves ignorants ou paresseux appréhendaient vivement de l'avoir pour examinateur, les hommes studieux s'estimaient heureux et honorés de l'avoir pour juge ; ils savaient que Laënnec se regardait comme comptable envers DIEU de la collation des grades dont il était chargé, et qu'il se serait toujours reproché d'être coupable envers la société, s'il avait favorisé la réception au doctorat des jeunes gens incapables de remplir la tâche qui incombe au médecin, et dont l'importance a dans le danger de se tromper sa principale mesure.

Sa libéralité n'avait pas de bornes ; à Paris, à Ploaré, partout il prodiguait aux pauvres et aux malades son temps, ses soins, sa bourse, sa science.

Hâtons-nous de le dire, s'il mérita si bien la reconnaisance, il la trouva souvent.

Celle des bons paysans au milieu desquels il vint mourir fut singulièrement touchante. Il était beau de les voir, sur les grèves de Douarnenez, réclamer comme une faveur le soin de traîner sa petite voiture, quand il venait chercher, dans les émanations de la mer, l'apaisement du feu qui brûlait sa poitrine. Il fut beau surtout de contempler l'atti-

La chapelle de la Sainte-Croix,
où Laënnec se faisait conduire pendant les derniers temps de sa vie.

tude de la population tout entière accourue à Ploaré le jour de ses funérailles ; on eût dit que toutes les familles du pays considéraient comme un devoir d'être représentées autour de son cercueil.

Au reste, lui aussi pratiquait cette belle et rare vertu de la reconnaissance. Lorsque ses dernières volontés furent connues, on put voir qu'aucun service reçu ne s'était effacé de sa mémoire. Après la digne femme qui avait adouci toutes ses épreuves et le lent sacrifice de sa vie ; après les enfants de son oncle, sur qui il reportait, avec une fraternelle affection, la gratitude qu'il avait vouée à leur père, il voulut donner à la ville de Quimper un témoignage d'estime et de patriotique souvenir en lui léguant sa précieuse bibliothèque. Il n'oubliait pas ce que les hommes doivent à leur pays, quand leur jeunesse y a trouvé l'inappréciable bienfait des bons exemples et d'une honnête atmosphère.

Enfin, la paix dans la mort mit la dernière et solennelle empreinte de vertu chrétienne à cette grande vie, qui ne fut tout ce qu'elle a été, nous n'hésitons pas à le dire, que parce qu'elle fut d'un bout à l'autre toute saturée de christianisme.

Le saint usage des sacrements de l'Église n'était pas une nouveauté pour lui ; à mesure qu'il sentit sa fin approcher, il leur demanda plus souvent le secret de la force morale.

Le recteur de Ploaré, M. Guezengar, le ferme confesseur de la foi, le type admirable du vieil esprit apostolique, était son ami d'ancienne date. Ses vicaires, qui vivent encore et que je m'abstiens de nommer par respect pour leurs vertus, partageaient avec lui la sainte tâche de la prière auprès du malade qui se voyait mourir. Mes lecteurs n'auraient pas à s'écarter beaucoup de Quimper pour trouver ces narrateurs attendris du trépas d'un patriarche. C'est à ces dignes prêtres qu'il appartiendrait de raconter ce qu'ils ont vu, de dire avec quel regard ferme et sûr il constatait jour par jour, heure par heure, ce qui lui restait de temps à vivre, et tournait, sans se troubler, toute son âme vers les espérances de l'éternité ; de rendre témoignage aux actes d'une foi simple et vivante qui se multipliaient sur ses lèvres, quand il demandait lui-même l'Extrême-Onction, quand il achevait, dans la langue de l'Église, le psaume ou la prière commencés.

Un jour sa femme le vit retirer l'une après l'autre les bagues qu'il portait, et les poser doucement sur sa table ; et comme elle l'interrogeait : « Il faudrait, dit-il, que » bientôt un autre me rendît ce service ; je » ne veux pas qu'on en ait le chagrin. » Deux heures après, sans que son intelligence eût paru un instant voilée, le grand chrétien avait rendu son âme à Dieu.

X

LA première idée de l'érection d'une statue à Laënnec appartient à l'heureuse initiative du docteur Le Diberder, de Lorient.

Elle fut adoptée d'enthousiasme par l'Association générale des médecins de France, qui nomma deux commissions pour réaliser le projet et ouvrir immédiatement une souscription, dont les listes se couvrirent rapidement des noms les plus honorables.

L'illustre et regretté président Rayer en fit l'œuvre de prédilection de ses derniers jours, et il a été très efficacement secondé dans sa tâche par le secrétaire de la commission centrale, M. le docteur Roger.

La Société des médecins du Finistère n'est pas restée indifférente au succès de l'œuvre, qui intéressait par-dessus tout la Bretagne et la ville de Quimper. Le zélé président de cette Société, M. le docteur E. Halléguen, représentant la commission locale, nourrit, développa et alimenta la souscription bretonne. Il fut de tous côtés encouragé dans sa tâche ; et le département du Finistère, la ville et les notables de Quimper, contribuèrent largement à seconder la libéralité des médecins. Les Conseils généraux des Côtes-du-Nord, du Morbihan, de l'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure,

La statue de Laënnec, par Lequesne, érigée place St-Corentin à Quimper.

voulurent souscrire au monument de l'illustre Breton.

L'exécution de la statue, mise au concours à Paris, a été confiée au talent de M. Lequesne. Elle représente le Professeur en costume officiel, assis, tenant de la main droite le stéthoscope. Cette œuvre artistique a été jugée par les hommes compétents digne de son objet.

Le piédestal de la statue est en granit rose de l'Aber-Ildut, semblable à celui de l'obélisque de Louqsor. Il a été taillé et poli par MM. Poilleu aîné et fils de Brest. Il est orné de deux inscriptions, l'une à la face antérieure :

LAENNEC.

l'autre à la face postérieure :

A L'INVENTEUR DE L'AUSCULTATION
LAENNEC, RENÉ-THÉOPHILE-HYACINTHE,
NÉ A QUIMPER LE 17 FÉVRIER 1781,
MORT A PLOARÉ EN 1826 ;
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
ET AU COLLÈGE DE FRANCE ;
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ PAR
L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MÉDECINS DE FRANCE,
PAR LA BRETAGNE
ET PAR LES MÉDECINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.
1868.

L'inauguration de la statue a eu lieu, le 15 août 1868, sur la place Saint-Corentin, en présence des membres de la famille Laënnec, des autorités diocésaines et départementales, de députations du Conseil général de l'Association des médecins de France, de l'Académie de médecine et de la Faculté de médecine de Paris, des magistrats de la ville de Quimper, et d'une grande quantité de médecins bretons, français et étrangers.

La vie courte et intègre de Laënnec est un exemple admirable pour tous les médecins français, dont le grand homme est le juste orgueil ; et il n'appartient ni au groupe breton, ni à aucun autre groupe, de vouloir l'accaparer.

Il manque à la gloire de l'Institut de France.

A l'Académie de Paris, il est la plus haute personnalité de la médecine : c'est à ce titre qu'il figure à la nouvelle Sorbonne, comme Ambroise Paré y est donné pour modèle aux chirurgiens.

A l'Académie de médecine de Paris, il est l'un des rares qui soit le sujet d'une sorte de culte du souvenir. Son buste y a été érigé aux frais de l'Académie sur un rapport présenté par Husson, au nom de la section d'anatomie pathologique (28 octobre 1837) ; et son nom est l'un des rares, dont l'inscription domine le fauteuil présidentiel et la tribune académique dans la salle des séances publiques.

Dans les hôpitaux de Paris, son nom a été donné à l'hôpital de la rue de Sèvres, fondé par le Card. de Larochefoucauld, presqu'en face du tombeau de ce Français célèbre, incomparable protecteur du pauvre, qui fut saint Vincent-de-Paul.

A la Faculté de Paris, l'une des salles de conférences et d'examens porte le nom de Laënnec.

Ces hommages, aussi nombreux que variés, sont partout considérés comme actes de justice.

Il était impossible d'en rester là.

Laënnec est et restera l'un des modèles les plus incontestés des médecins catholiques de France.

L'Association confraternelle des médecins catholiques de France ne pouvait le perdre de vue. En 1890, elle a pris l'initiative de faire reproduire les traits du grand homme sous la forme d'un buste de dimension demi-nature.

L'œuvre artistique a été très heureusement réalisée par M. Aug. Maillard, et très remarquée au salon de 1892. Chacun s'est plu à en louer le remarquable caractère, qui exprime à la fois la profondeur et l'étendue de la pensée, la finesse et l'énergie des traits, la ténacité et la faiblesse de ce modèle encore plus laborieux que maladif. L'artiste a eu la délicate attention d'y ajouter la toge de ce modèle du professorat et l'insigne de l'ordre national sur la poitrine de ce Français célèbre.

Ce buste, qui orne déjà plus d'un cabinet de médecin catholique français, a été inauguré le 28 février 1892, dans une fête tout intime, où se sont rencontrés des hommes venus de toutes les parties de la France pour la remise du premier exemplaire de ce buste à M. le docteur Ferrand, médecin de l'Hôpital Laënnec, Président général de la Société.

M. le docteur Moissenet exprima les sentiments de sincère reconnaissance des membres de la Société à l'égard du savant confrère, qui se trouve suivi par plus de cinq cents médecins partageant la même foi et s'inspirant des mêmes préceptes de la morale chrétienne. La Société a

voulu rendre un public hommage à l'illustre Français qui est l'auteur de « l'auscultation. » Personne mieux que M. Ferrand n'est préparé à recevoir dignement le souvenir du grand homme, qui peut être proposé en exemple à tous. — Des convictions profondément catholiques, sans forfanterie comme sans faiblesse ; — une coïncidence très remarquée d'études particulièrement suivies sur les maladies des voies respiratoires ; — une constante préoccupation du but essentiel de la médecine, c'est-à-dire de la thérapeutique : — tels sont les motifs qui s'imposaient chaque jour davantage à l'attention reconnaissante des membres de la Société.

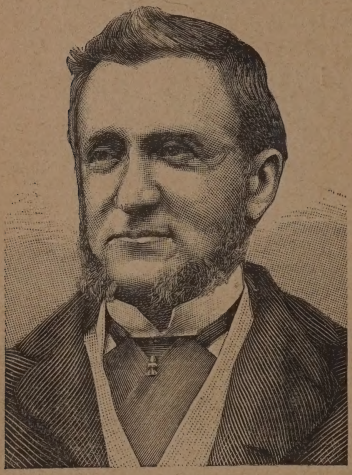
Buste par Maillard.
(Salon de Paris, 1892.)

La question était mûre, lorsque fut faite la proposition qui est aujourd'hui réalisée avec un empressement vraiment confraternel et avec une profonde sympathie pour la personne si justement estimée de M. le Président général.

M. le docteur Xavier Gouraud, médecin de

l'Hôp. Cochin, porta un toast au héros de la fête...

Le *buste de Laënnec*, que nous vous offrons aujourd'hui, mon cher ami, est le véritable symbole de cette alliance ! (de la foi et de la science.) Laënnec fut le chrétien convaincu que ses adversaires comme ses admirateurs ont reconnu pour le plus grand observateur des temps modernes, et dont la gloire a illustré à tout jamais l'École française !



M. le docteur Ferrand,
Président général
de la Société St-Luc, St-Côme et St-Damien.

Je ne peux prononcer le nom de Laënnec sans rappeler un souvenir de famille. C'était en 1804 ; le Pape Pie VII, qui était à Paris pour le sacre de l'Empereur, donnait des audiences dans la grande salle du Louvre. Cinq élèves en médecine, qui étaient : Fizeau, Pignié, Pidoux, Laënnec et son ami intime, le docteur Perdrau, mon grand-père, furent présentés à Sa Sainteté par le cardinal Sala, qui dit au Pape : « *Très-Saint Père, ce sont des médecins pieux.* » Le Pape se prit à sourire ; et, mettant la main sur le front de mon grand-père, il ajouta : « *Medicus pius, res miranda.* » Le Saint-Père n'aurait plus lieu de manifester aujourd'hui une pareille surprise, MM., puisque la Société Saint-Luc, Saint-Côme

et Saint-Damien compte 8 années d'existence... Puisque la lutte est ouverte, jetons-nous franchement dans l'arène, et faisons en sorte que le flambeau de la foi soit aussi entre nos mains le flambeau de la science et de la vérité.

Puis M. le docteur Le Bèle, du Mans, ajouta quelques mots de cordiale estime à l'adresse de M. le Président général.

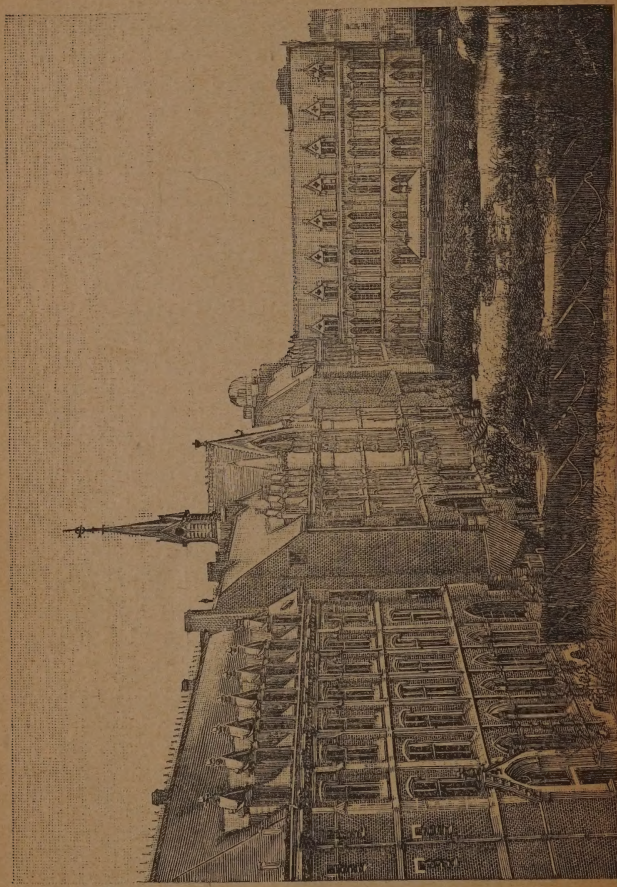
Enfin M. le docteur Ferrand remercia délicatement tous ses collègues de leurs témoignages de sympathie;.... M. le Président général a réellement charmé son auditoire par son aimable réponse.

Depuis un certain nombre d'années déjà, un groupe d'étudiants en médecine de Paris travaille dans une noble émulation à se préparer aux luttes hasardeuses et pacifiques des concours. Réunis par de communes convictions catholiques, ils stimulent mutuellement leur zèle et soutiennent leur ardeur sous la direction d'un jeune maître justement aimé et estimé. Hardiment, ils se sont affirmés en se réunissant sous le nom de Conférence Laënnec. Pour eux, ce nom est tout un programme.

Laënnec, médecin illustre et catholique sincère, devait être plus particulièrement honoré à Lille. — De nos jours, en effet, une certaine part de liberté est restée à l'enseignement en général, et à l'enseignement de la médecine en particulier. Cette part est tellement minime, qu'il a fallu une grande audace, une rare persévérance pour assumer les charges qui incombent aux hommes de zèle, déterminés à tirer parti des quelques libertés que laisse la loi de 1875. — La foi qui transporte les montagnes a seule pu inspirer le zèle et soutenir la persévérance des fondateurs et des administrateurs de l'Université catholique de Lille.

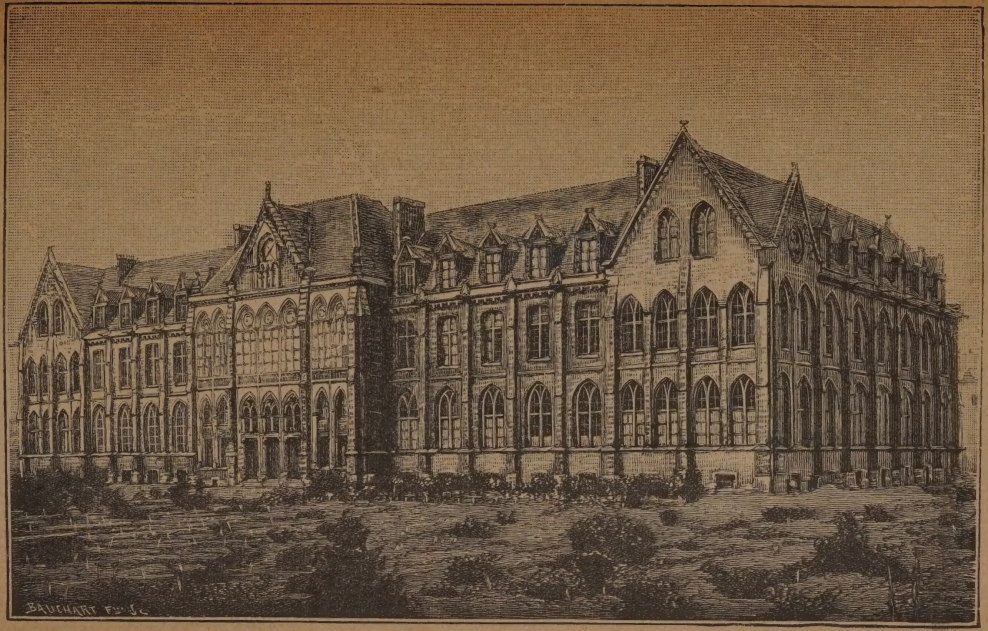
Lille est, en effet, la seule ville de France qui

possède une Faculté catholique de médecine et de pharmacie.



La bibliothèque de l'Université catholique de Lille.

Là se rencontrent des jeunes gens venus de toutes les parties de la France, fidèles aux mêmes



Faculté catholique de médecine et de pharmacie de Lille.

croyances, animés des mêmes aspirations de foi et de charité, avides des mêmes garanties de science, des mêmes exemples et des mêmes traditions de vie chrétienne.

A travers les vicissitudes de l'existence, chacun rencontre ses difficultés, ses écueils, ses découragements. Pendant les jours perplexes, les traditions de famille, les habitudes de travail, et surtout les ressources de la religion sont des secours précieux ; mais il faut plaindre ceux qui n'ont pas connu la force et le soutien de l'amitié, comme l'a goûtée Laënnec au milieu de Fizeau, Pignié, Pidoux et Perdrau !

Ces rapprochements sont aussi nat rels que variés parmi les étudiants en médecine de la Faculté catholique de Lille.

Ceux qui n'ont pas, à l'instar de Laënnec, l'ardeur opiniâtre au travail, et en même temps la profonde et pratique conviction de leur foi, sentent bien vite qu'ils n'y sont pas à leur place.

Ceux qui comprennent cet idéal et s'attachent à le suivre, malgré les obstacles accumulés sur leur route, ceux-là se font chaque jour plus nombreux. Ils vont s'inscrire à la Faculté catholique de médecine de Lille ; ils s'y attachent, ils s'y fixent jusqu'au couronnement de leurs études, sans vouloir séparer jamais le vrai savoir et la charité sincère.

Il est dès lors facile de comprendre que, dans la salle du Conseil des professeurs de cette Faculté, la place d'honneur soit occupée par l'image de Laënnec. C'est, en effet, parmi les contemporains, la plus haute et la plus incontestée personnification de cette union trop peu fréquente, ou du moins trop peu connue,

de la SCIENCE et de la FOI.